Aggiornamento 9.1 3 juin 2013

**QUELLE ESPÉRANCE POUR AUJOURD'HUI, PHASE DE TRANSITION, PHASE DE CRISE ?**

# 1. GENERALITES. DEFINITION. MEDITATION. COMMENTAIRES

## 1.1 Généralités

Dieu crée l'homme conscient, qui connaît le Bien et le Mal, qui est libre et responsable de choisir entre l'un ou l'autre, soit de décider d'évoluer vers la plénitude de la Sainteté (Dieu) ou le vide du néant (le non-être). Dieu crée *en nommant* et il délègue à l'homme l'autorité de *nommer* à son tour, soit de faire le Bien (le Bien est création divine) ou de créer le Mal (le Mal est création de l'homme).

C'est un partenariat. Des partenaires sont des personnes qui se définissent et qui agissent dans le respect mutuel de ce qu'ils sont, de leur autorité, de leur mission, dans un prérequis de confiance commune fondé dans des règles partagées, que nous appelons «*principe de partenariat*». C'est une relation *face à face* qui exige le respect mutuel et la dignité de chacun. La liberté de l'un est à la fois la liberté et la contrainte de l'autre et vice-versa. Liberté et contrainte son fonction de la nature des personnes et des règles acceptées comme étant communes.

Avec la Création selon la Genèse nous parlons de «*principe de partenariat divin*». Dieu ne crée pas un cosmos et la Bible n'est pas une cosmologie. Dieu, en créant ex nihilo, lance un ***projet*** qui évolue et qui continue aujourd'hui à évoluer en fonction de la *vision* du Créateur, de partenaires qui se choisissent en conscience et librement, de règles communes, d'agents externes au partenariat, un projet qui traverse des crises successives le remettant en question à chaque fois. Les expressions *vision* et *projet du Créateur* peuvent être utilisées à la condition de les englober implicitement dans le mystère de l'Amour divin (la Grâce).

Le «*principe du partenariat*» exige l'abandon du «*principe de solitude*» et, avec lui, le renoncement à l'Un, à la Totalité. Il conditionne le partenaire à une contrainte de *relativité* et de *dépendance*. Vu de manière statique, c'est une perte pour chacun, en tous les cas pour l'Un ou le Tout, mais également pour le créé qui par définition renonce à l'Un, au Tout dans ce qu'il est. Vu de manière dynamique, comme le veut un vrai projet, un projet qui se concrétise, ce conditionnement à la relativité de l'être est un potentiel de rencontre (de communion) dans l'épanouissement de ce qui fait la dignité, l'individualité (l'exclusivité absolue de chacun). Il n'y a pas fusion et disparition des identités à terme, au contraire : il y a dans le projet encore et toujours en cours de réalisation un accomplissement vers la Sainteté de chacun dans son être, dans ce qu'il est. L'amour n'est pas la prise de propriété sur l'autre, il est le respect de l'autre dans la dignité ou le mystère de ce qu'il est en tant que créature à l'image divine, à l'image de l'Un, du Tout, qu'il n'est pas, mais qu'il est appelé à devenir selon le «*principe de partenariat divin*» selon la *vision* ou le *projet* de la Création.

L'abandon du «principe de *solitude*» en faveur du «principe de *partenariat*» signifie un retrait, un abandon, un dépouillement, un renoncement. D'abord et de façon indéfiniment surplombante, de la part de l'Un, du Tout, du Créateur. Mais également de la part de l'être qui, pour évoluer selon le

«*principe de partenariat divin*», doit faire des choix, soit décider des renoncements. Il doit par exemple décider de mettre en pratique les règles de l'Alliance ou entrer dans un protocole de communauté ou de communion. Il apparaît bien évident que s'il décide de biaiser, son partenaire est perdant et vice-versa.

Le Mal est la création du partenaire humain qui rompt le «*principe de partenariat divin*» et le partenaire créateur (Dieu), dans la perspective du projet qu'il offre en partage, est vulnérable face à ce Mal. A la limite, dans la logique du projet, ou de l'Alliance (la Nouvelle comme l'Ancienne), il est impuissant. Ainsi ce n'est pas seulement le Christ en tant qu'homme qui est vulnérable au Mal, c'est Dieu dans sa nature de partenaire incarné en Jésus-Christ. La vulnérabilité de Dieu relève certes du Mystère trinitaire, mais elle se lit *implicitement* à travers tout l'Ancien Testament. La lecture explicite de cette vulnérabilité est l'apanage de la Kabbale et de la tradition interprétative juive. Cette tradition a traversé une crise qui est unique dans le projet de la Création : la Shoah. Les tentatives d'éclaircissement sur l'attitude du partenaire Créateur dans de telles circonstances débouchent pour une part importante non seulement sur le retrait ou le dépouillement de Dieu (la kénose chrétienne), ou sur sa vulnérabilité (dans le Mystère trinitaire), mais sur son retrait total, son absence, voire son ***impuissance***.

En conclusion :

- le projet de Dieu qu'est la Création développe un partenariat authentique qui est le résultat du trop-plein d'amour du Créateur (la Grâce). Il entend ainsi permettre le partage de la Sainteté et va, dans une absolue honnêteté de partenaire modèle, jusqu'à créer en Lui un besoin qui est le reflet de la dignité de sa créature-partenaire, cette dignité étant le reflet ou l'image du Créateur dans la créature

- Dieu se retire, ou se vide, ou se vulnérabilise en fonction de la dignité de sa créature-partenaire, jusqu'à prendre le risque de perdre

- le projet de la Création et son programme de partenariat sont l'expression du trop-plein d'amour du Créateur qui ne peut s'accomplir que dans le respect de la dignité de chacun. Cette dignité est la parcelle de divin en l'homme, elle est l'ouverture à la Sainteté possible pour la créature

- le Mal est création humaine libre et consciente, il est la limite que s'est imposée le Créateur-partenaire.

Nous parlons, avec la théologie de la *kénose*, ce que nous appelons le «*principe de crise divine*» qui est la rupture de l'Absolu de la Solitude de l'Un et du Tout en faveur du «*principe de partenariat*» avec la créature. Le projet de Création est une ***crise*** qui dure encore et toujours et qui est le fondement de toute les crises : elle est à la fois rupture, choix et opportunité, soit espérance pour nous ici et maintenant. La crise de la Création est la conversion de Dieu à l'humain : en application de ce que nous appelons «*principe de crise divine*», la Création est la rupture de Dieu avec lui-même dans le choix qu'il fait de prendre l'homme comme nouveau paradigme de Sainteté. Cette transition, ou conversion est le signe de l'espérance pour la créature.

## 1.2 Définition

*κενός* : vide, privé de, sans fondement de Kénose, de :
*κενόώ* : vider, évacuer, faire sortir, expulser, dépenser

Kénose, désigne l'abaissement infini ou le dépouillement du Fils dans l'Incarnation la Passion, utilisé par Saint Paul (Ph 2, 6-11) pour signifier le dépouillement du Christ dans son humanité. Si les traditions catholique romaine et orthodoxe associent en général leur compréhension de la kénose à une théologie chalcédonienne rigoureuse, notamment l'union «l'union sans mélange et sans transformation» des deux natures, divines et humaine, la pensée protestante (surtout moderne) est lus volontiers encline à différentes de radicalisation non chalcédoniennes de ce thème, ce qui revient à dire que l'équilibre des natures divine et humaine du Christ s'y dissout.[1]

## 1.3 Méditation

Saül, Saül, pourquoi me persécuter ?[2]

[…] il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur une croix. C'est pourquoi le Père l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom.[3]

Pour les Chrétiens, Dieu s'est incarné (dans son «Fils») se faisant naître d'une femme. La nature divine du Christ mort sur la Croix et ressuscité est à la fois pleine et dépouillée d'elle-même en Jésus. L'Alliance ou ce que nous appelons le «principe de partenariat divin» exige, pour être valable, à la fois l'affaiblissement de Dieu à la condition humaine et l'agrandissement de l'homme à la Sainteté divine. L'une et l'autre de ces tendances sont en devenir : elles sont parties intégrantes du «projet de la Création». Dieu s'est vulnérabilisé en Jésus le Christ mort sur la Croix et ressuscité, à travers lui il souffre du manque d'amour de ses partenaires (en particulier de ses Alliés, s'agissant de la Première comme de la Nouvelle Alliance). Le Christ est diminué de la déviance des membres de son Corps mystique ou de ses partenaires de la Nouvelle Alliance.

Cette *kénose* divine ne se discute pas : elle est le trop-plein de l'amour divin. Dieu, dan a kénose, se met en position de partenaire absolu. La kénose est le fondement de la dignité de l'homme (dignité, soit la conscience du Bien et du Mal, avec la liberté de faire le Bien, soit communier dans l'Amour divin, ou de créer le Mal qui est rupture avec Dieu. Cet abaissement, ce dépouillement sont la condition du retour à la Sainteté divine et pour Jésus et pour les hommes et pour l'Eglise. Le «projet de Création» peut échouer, dans un homme, dans l'Eglise, dans l'humanité. C'est Paul qui en a fait l'expérience lorsque, renversé de sa monture, il s'entend, non pas reprocher, mais *questionner* au sens de son plein libre-arbitre sur le sens de son engagement : fais-tu le Bien ou créées-tu le Mal tout en respectant à la lettre la Loi ?

---

Et Dieu laissa faire. Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ?[4]

Dieu est éminemment le seigneur de l'*Histoire*, et c'est là qu' «Auschwitz» met en question, y compris pour le croyant, tout le concept traditionnel de Dieu. A l'expérience juive de l'Histoire,

---

[1] ENCYCLOPÉDIE DU PROTESTANTISME, Paris, Editions du Cerf, Genève, Editions Labor & Fides, 1995
[2] Ac 9,4
[3] 2 Ph 5,6 - 9
[4] JONAS Hans, Le concept de Dieu après Auschwitz, Paris, Rivage Poche, 1994 (seconde édition), p. 12

Auschwitz ajoute […] un inédit, dont ne sauraient venir à bout les vieilles catégories théologiques.[5]

Pour que le monde soit et qu'il existe de par lui-même, Dieu a renoncé à son Etre propre : il a renoncé à sa divinité, afin d'obtenir celle-ci en retour, de l'odyssée des temps, donc chargée de la récolte fortuite d'une imprévisible expérience temporelle, lui-même, Dieu étant alors transfiguré, ou peut-être aussi défiguré par elle.[6]

Chaque réponse nouvelle que la réponse du monde ouvre, selon le cours qu'il prend, signifie pour Dieu une nouvelle façon d'éprouver son essence cachée, et de se découvrir lui-même à travers les surprises de l'aventure-monde. Et toute la récolte de son devenir laborieux, tourmenté, qu'il soit clair ou obscur, gonfle le trésor transcendant d'une éternité temporellement vécue.[7]

La montée de l'homme signifie la montée de la connaissance et de la liberté, et avec ce don éminemment à double tranchant, l'innocence du simple sujet d'une vie s'auto réalisant cède la place aux tâches de la responsabilité, qui sépare le bien du mal.[8]

La transcendance s'est éveillée à elle-même avec l'apparition de l'homme […].[9]

La relation de Dieu au monde implique une souffrance du côté de Dieu dès l'instant de la création et, sûrement, dès l'instant de la création de l'homme.[10]

La liberté absolue serait une liberté vide, qui se supprime elle-même. Semblablement une puissance vide, et ce serait le cas de la toute-puissance absolue.[11]

Il faut que la puissance soit partagée, pur qu'il y ait puissance.[12]

C'est seulement d'un Dieu totalement inintelligible qu'on peut dire qu'il est à la fois absolument bon et absolument tout-puissant, et que néanmoins, il tolère le monde tel qu'il est.[13]

Après Auschwitz, nous pouvons affirmer, plus résolument que jamais auparavant, qu'une divinité toute-puissante ou bien ne serait pas toute bonne, ou bien resterait entièrement incompréhensible (dans son gouvernement du monde, qui seul nous permet de la saisir).[14]

Et moi, je dis maintenant : s'il n'est pas intervenu, ce n'est point qu'il ne le voulait point, mais parce qu'il ne le pouvait pas.[15]

Dieu, après s'être entièrement donné dans le monde en devenir, n'a plus rien à offrir : c'est maintenant à l'homme de lui donner.[16]

Le renoncement se fit, pour que nous puissions être.[17]

---

[5] Ibid. p. 13
[6] Ibid. p. 15
[7] Ibid. p. 18
[8] Ibid. p. 20 - 21
[9] Id.
[10] Ibid. p. 22
[11] Ibid. p .28
[12] Ibid. p. 31
[13] Id.
[14] Ibid. p .32
[15] Ibid. p 34
[16] Ibid. p .38
[17] Ibi. p. 40

> Je sais que tu peux tout et qu'aucun projet n'échappa à tes prises. Qui est celui qui dénigre la Providence sans rien y connaître? Eh oui ! J'avais abordé, sans le savoir, des mystères qui me confondent, Ecoute-moi, disais-je, à moi la parole, je vais t'interroger et tu m'instruiras. Je ne te connaissais que par ouï-dire, maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi, j'ai horreur de moi et je me désavoue sur la poussière et sur la cendre.[18]

Le philosophe Hans Jonas par exemple, dans sa réflexion sur Auschwitz, opère la *transition* de crise ou la *conversion* : il discerne, sépare, choisit et travaille sur l'ouverture de nouvelles opportunités et espérances. Les citations ci-dessus font passer de l'acceptation absolue d'un Dieu tout-puissant à l'acceptation d'un Dieu dont l'absence est à la mesure de la grandeur (dignité) de l'homme. Jonas effectue la transition du Dieu selon le Job de la Bible avec lequel il s'agit d'être honnête et faire confiance quoi qu'il arrive au Dieu qui s'affaiblit pour faire grandir l'homme. Un Dieu qui attend de sa créature le libre retour de son Amour, et qui en paie le prix.

Cette attitude est typique du monde juif et de son enseignement que nous partageons en tant que chrétiens et comme catholiques officiellement depuis Vatican II. A la fois produit et acteur de l'histoire dans le projet divin de création, le Juif puise dans l'expérience de sa relation au Dieu unique, donc transcendant, donc inatteignable, un enseignement paradoxal et à double portée : la dualité de la singularité et de l'universalisme juifs. Cet *enseignement* (sagesse, révélation, Foi), tirée de l'histoire prise en tant que projet divin de la Création, donne sens à sa finitude spécifique de Juif (singularité) et ouvre la dimension de ce sens à l'humanité tout entière. Nous sommes là dans la tradition de l'ouverture de l'apôtre Paul (universalisme).[19]

---

> Avant *Beth*[20], il y a la lettre *aleph*. Avant le monde de la dualité, qui est le nôtre, il y a le monde de l'unité, celui d'Elohim.[21]
>
> Cette lettre que la Bible a soulignée en l'écrivant en majuscules, ce qui est très rare dans le texte biblique, a toujours été pour la tradition juive, le signe de la dualité, de la complémentarité aussi.[22]
>
> Dieu commence, l'homme doit poursuivre. Dieu dessine, l'homme réalise. Dieu indique, l'homme suit la voie.
>
> Il faut donc penser l'idée de commencement travers la langue hébraïque : elle englobe les idées de projet, de finalité, de signification.[23]
>
> Au commencement Elohim créa les cieux et la terre.[24]
>
> Entre Elohim et le monde, il y a le néant, c'est-à-dire une séparation radicale[25]. Le monde n'est pas Dieu. Dès le premier mot de la Torah nous apprenons qu'il y a deux êtres : La créature et le créateur, qui lui donne l'existence en se séparant d'elle. […] le juif [qui croit à une création ex

---

[18] Job, 42, 1 - 6
[19] Voir BADIOU Alain, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, Paris : PUF, 1997.

[20] *Beth* est le premier mot de la Bible : c'est *B*, et non pas *a*.
[21] EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, A bible ouverte, Paris, Albin-Michel, 1991 (nouvelle édition). p. 23
[22] Ibid. p .24
[23] Ibid. p. 28 : à propos du deuxième mot de la Bible : *rechit* qui signifie : principe, et selon le midrash : projet, dessein
[24] Gn 1,1
[25] Créa en hébreux *bara* Créer depuis le néant), contraste avec *rechit* (commencer depuis quelque chose). *Bara* veut aussi dire tailler et expulser : il y a rejet brutal : il faut que l'homme réalise cette différence.

nihilo] ne peut demander ni chercher dans le monde le principe de sa conduite. […] le monde n'est pas divin. [26]

Le monde a été mis hors de Dieu, il faut que l'homme maintienne cette extériorité, mais en rétablissant le lien avec Dieu.[27]

C'est cette altérité fondamentale qui va donner toute sa valeur à la relation future exprimée dans «l'Alliance biblique».[28]

Dans la Bible ce n'est pas le caractère de nouveauté de la Création qui importe. […] C'est l'affirmation de l'autonomie de l'homme ; qui dit rejet dit aussi liberté.[29]

Elohim prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le travailler et le garder. Elohim ordonna au sujet d'Adam, disant : «De tout arbre du jardin manger, tu mangeras, et de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras tu mourras.»[30]

L'arbre dont il s'agit […] est le principe de la connaissance du bien et du mal. Le mot hébreux qui exprime cette connaissance est *Da'at*, et il est employé pour exprimer l'union sexuelle dans la Torah. Qui dit amour dit fusion, […] cet arbre c'est celui où le bien et le mal sot confondus. […] c'est la situation nouvelle à laquelle est confronté Adam : il existe un arbre - un monde - où le bien et le mal sont à l'état de mélange.[31]

L'arbre désigne ici le monde hors du jardin. Dans ce monde, qui est celui de notre expérience quotidienne, les valeurs ne sont malheureusement pas séparées.

Et puis le texte nous parle d'un second arbre appelé l'arbre de la vie.
Il faut observer que l'interdit ne porte que sur l'arbre de la connaissance.

La loi [Torah] a pour fonction de permettre précisément de distinguer le Bien et le Mal.

alors se fait le *Tsikoun* […] c'est-à-dire la restauration du premier ordre. Je suis séparé mais je dois m'unir, c'est-à-dire aimer.

Sache qu'avant que ne soient émanés les émanés et que les créatures ne soient créées, une lumière supérieure simple remplissait toute la réalité. Il n'y avait aucune place libre, sous l'aspect d'un air vide et d'un creux, mais tout était rempli de cette lumière infinie simple; elle n'avait ni début ni fin; tout était lumière, une, simple, homogène d'une homogénéité une, et c'est ce que l'on appelle la Lumière de l'Infini (*Or En Sof*). Lorsque "monta à sa volonté simple" de créer les mondes et d'émaner les émanés pour manifester la perfection de ses actions, de ses noms et de ses attributs, ce qui était la cause de la création des mondes, alors, il se contracta lui-même, l'Infini, en son point central, vraiment au milieu; et il contracta cette lumière, qui s'éloigna sur les côtés, autour du point central. Il resta alors : une place vide, de l'air, un creux vide, de ce point central vraiment...[32]

La Création consiste selon la Genèse, dans la tradition de l'interprétation juive, dans la transition (la crise) de l'unité à la dualité. Il y a donc retrait de l'Un pour créer le deux. Qui dit *deux* dit aussi

---

[26] EISENBERG, p. 30
[27] Ibid. p. 32
[28] Ibid. p .33
[29] Ibid. p. 34
[30] Gn 2, 15 - 17
[31] Cette citation et toute les suivantes EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, *Et Dieu créa Eve, A Bible ouverte II,* Paris, Albin Michel, 1979. p 64 - 74
[32] *CF*. ANNEXE : Extrait kabbalistique

complémentarité, soit amour dans ce qui devient un projet, un projet de *retour*, le «projet de la Création». A l'homme revient, avec sa dignité, la responsabilité de rétablir le lien. Dieu indique la voie. Pour les Chrétiens il s'agit de Grâce. L'homme ne trouvera pas de solution dans le monde, car le monde n'est pas divin (le Juif n'est pas idolâtre, c'est son originalité historique). Cette autonomie est la condition de sa liberté. Sa liberté est la condition de reconquête de la relation à Dieu (*tsikoun*). Le prix de cette liberté, pour l'homme est la confusion possible des genres, entre et le Bien et le Mal, soit la tentation de l'orgueil, la tentation de se substituer à Dieu et de se lancer dans la création. Le résultat est une déviation de la transcendance. Le problème est de ne pas confondre arbre de vie (il faut y goûter) et arbre de mort (il ne faut pas y toucher). Lw Mal, c'est la division, la confusion des genres.

Pour les Juifs, le Mal absolu de la Shoah est entré dans l'histoire du «projet de Création» avec le dessein de retirer de manière systématique et scientifique sa *dignité* au déporté des camps de concentration.[33] *Scientifique* parce que fondé dans une idéologie étudiée de manière à toucher le déporté dans l'intimité de sa personne et de sa vie quotidienne. *Systématique* parce que visant l'extermination en priorité du Peuple du Livre (ou de la Parole ou de la Révélation) à-travers chacun de ses membres pris un à un et dans ce qui fait sa personnalité, son individualité : par le vol de de sa dignité, le dessein vise à détruire le «projet de la création», à se substituer à l'image divine en l'homme. L'interrogation juive sur l'anéantissement de la dignité de la personne, et donc sur ce que les philosophes nomment «l'absence, l'impuissance de Dieu à Auschwitz» met en question la Foi, la Confiance, le «principe de partenariat» dans l'Alliance, le sens du «projet de Création», le sens de la finitude.

Cette crise d'Auschwitz, cette «rupture du principe d'Alliance divine»[34] pose la question des paradigmes identitaires, des repères traditionnels de l'homme dans le «projet de création». Elle ouvre sur l'opportunité d'une prise de responsabilité qui n'a rien à voir avec une reconnaissance de culpabilité : le déporté n'a pas souffert par sa faute ou par une faute collective, par exemple le péché originel, comme veut le faire croire le dogme nazi de l'*Untermensch*. Cette crise aboutit à une recherche qui replace, dans ce contexte totalement inédit de l'histoire qu'est Auschwitz les traditions orales juives de l'interprétation de l'Ecriture (la Kabbale et le Talmud).

Les philosophes juifs arrivent à cette conclusion que les Chrétiens nomment *kénose*. Ils se réfèrent par exemple au concept de *Tsimtsoum*[35] et relisent la Bible dans la perspective de la dignité humaine qui certes est la seule valeur absolue, mais qui est finalement en rupture à Auschwitz. Cette relecture de la Parole ouvre à la perspective d'une transcendance humaine dans le Mal, au choix de renoncer à Dieu, soit à le faire se retirer, vaincu, de son «projet de Création». Le deuxième arbre de la Genèse n'est pas seulement celui de la connaissance du Bien et du Mal, car Adam était intelligent, humain et, par définition étymologique, était «né avec» cette connaissance. Le projet était aussi (on doit dire «est» car le projet Adam est ré-initié au chacun de nous) la capacité pour l'homme de faire le bien et de créer le Mal, soit de passer d'une connaissance abstraite (comme celle de anges) à une connaissance concrète, qui est l'apanage divin et qui est pour l'homme la compétence monopolistique de créer le Mal. Le Mal est en effet création humaine et non pas divine. Auschwitz en est l'illustration dans ce que le Mal a d'absolu, soit de transcendant au sens de l'humanité et non pas de transcendant au sens du divin[36].

---

[33] *Voir* BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Université de Lausanne, Genève, Editions Slatkine, thèse de doctorat, 2010 p. 120, ssvtes et 229 ssvtes
[34] *Voir* infra
[35] *CF*. ANNEXE : Extrait kabbalistique
[36] Le théologien Paul Tillich avance le concept du *démonique*

La tentative d'annihilation de la dignité de l'homme, à commencer par celle du Peuple du Livre, jusqu'à l'annihilation de l'être et aussi de l'Etre dans son «projet de Création» revient au dessein de se substituer à Dieu : c'est cela le Mal selon le deuxième arbre de la Genèse. Le premier arbre est celui de la vie et Adam, nous à sa suite, pouvons en goûter à satiété, nous dirons dans la ***joie*** qui est le fondement du projet divin. Le deuxième arbre est celui de la mort, soit du retour au néant. L'un avec l'autre ouvrent la perspective et l'opportunité de la Sainteté dans la transition de crise que connaît l'homme en butte à la tentation.

---

> N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les paroles des Prophètes ; examinez tout avec discernement : retenez ce qui est bon ; tenez-vous à l'écart de toute espèce de mal.[37]
>
> …le Fils de Dieu, le Christ Jésus que nous avons proclamé […] n'a pas été «Oui» » et «Non», mais il n'a jamais été que «Oui» ! Et toutes les promesses de Dieu ont trouvé leur OUI dans sa personne. Aussi est-ce par lui que nous disons AMEN à Dieu pour sa gloire.[38]
>
> Voici mes commandements : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime.[39]

L'Esprit ne se manifeste pas dans la puissance ou la gloire ou la réussite, mais dans l'abaissement, la mise à portée, l'horizontalité du *face-à-face* de l'homme avec l'homme et puis avec Dieu, celui-ci s'abaissant, se dépouillant de ses attributs de puissance, de gloire, de réussite. Chaque homme gardera et pratiquera, dans le rapport à l'autre et à l'Autre, l'exigence du *face-à-face*. La brillance des prophètes du christianisme et des enseignements des tout Premiers temps, par exemple à l'Eglise de Corinthe rompent le principe de «partenariat divin» et comportent le risque d'éteindre l'Esprit de Dieu. Le *face-à-face* se fait dans le respect de l'autre tel qu'il est : le message est l'Amour qui laisse la place et non pas de l'amour qui prend la propriété et écrase la dignité d l'autre, et, ce faisant, de l'Autre (kénose, puis échec de Dieu).

Le «Oui» de Jésus n'a jamais été un «Non» ou bien un «Oui et Non », mais toujours un «Oui» décidé en toute conscience et dans son plein libre-arbitre, tel un humain qu'il était pleinement, absolument. C'est ce dépouillement libre et conscient, volontaire et fragile, remis en question sans cesse, qui exprime la *kénose*. Il fait accéder l'homme à la portée de «*partenariat divin*» et c'est sur le niveau de ce dépouillement, cette ouverture au *face-à-face* que l'homme est appelé à dire «Oui-Amen» à l'autre et à l'Autre. C'est un «Oui» conscient et libre, à l'image du «Oui divin», qui n'est pas un «Non», ni un «Non-Oui», ni un «Oui-Non». La condition de l'Amour qui appelle à la Sainteté divine réside dans le croisement des axes vertical et horizontal dans le double *face-à-face* avec l'autre et avec l'Autre. Comme le commente si pertinemment Emmanuel Levinas dans son œuvre, il est inutile de rechercher le *face-à-face* vertical (avec l'Autre), s'il n'est pas en premier lieu réalisé dans le *face-à-face* horizontal (avec l'autre).

---

> Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.[40]
>
> Si c'étaient nos refus qui lui lient les mains, en les immobilisant sur le bois de son supplice ?[41]

---

[37] 1 Th 5, 19 - 22
[38] 2 Co 1,19 - 20
[39] Jn 15,12 - 15
[40] PASCAL Blaise, 736, Editions de La Pléiade
[41] ZUNDEL Maurice, Recherche de la personne, p. 330-331

> Lorsque la perversité triomphe, lorsque l'homme se déshonore ou déshonore les autres, méprisant en lui ou en eux cette dignité incommensurable que lui communique la présence infinie, alors le mal atteint son sommet parce que la plus haute Valeur est trahie, qui est Dieu en nous.[42]
>
> Là où il y a refus d'amour, l'amour ne peut qu'échouer, sans évidemment cesser, pour autant, d'être l'Amour éternellement présent, éternellement offert.[43]
>
> C'est pourquoi j'enrage quand on dit "Dieu permet le mal". Mais non, Dieu ne permet jamais le mal, il en souffre, il en meurt, il en est d'abord la victime.[44]

La Création est un projet. Il est encore et toujours en cours. Il dépend de chacun de nous et nos collectifs comme l'Eglise. Si le principe de notre dignité dont le fondement est l'image divine accrochée en nous, exige un retrait de l'absolu divin (kénose), il implique, dans l'accomplissement de la proposition d'Alliance ou du «*principe de partenariat divin*», que chacun de nous, y compris les non-baptisés, mais ceux-ci avec une exigence ou une intensité moindres, que Dieu soit vulnérable dans le Bien comme dans le Mal de ma réponse de partenaire, d'allié, d'amoureux.

---

> La seule réponse adéquate au scandale du mal, c'est l'agonie et la crucifixion de Jésus-Christ.[45]
>
> Et c'est pourquoi sa rencontre avec le lépreux, il l'a consignée dans son testament, parce que c'était sa première rencontre avec le Seigneur.[46]

Maurice Zundel et Saint-François ont l'un et l'autre connu (au sens étymologique ci-dessus de «naître avec») la *kénose* divine et, nous dirons, l'ont appliquée à eux-mêmes- nous précisons-, dans la part de ce qui fait leur dignité, soit la parcelle d'absolu ou l'image divine accrochée en eux, celle qui fait leur dignité, qui les a placés dans l'horizontalité du *face-à-face* avec l'autre, avec l'Autre.

Le «lépreux» est par définition non seulement le malade de la lèpre, il est aussi et bien plus encore l'*autre*, celui qui est différent (au-delà de la maladie, il peut être l'*étranger*, l'autre, celui qui n'est pas le *même*), mais en réalité travers cet autre, qu'est-ce que François découvre, si ce n'est l'Autre, le Christ ? Celui qui demande à Paul : «pourquoi me persécuter ?». La relation au malade, à celui qui est autre, ou différent, ou simplement «hors de la cité» comme au temps de Saint-François, se situe dans la transcendance du «projet divin de Création» : elle est dans la propulsion de la relation de soi à l'Autre.

### 1.4 Commentaires[47]

Entre le pôle de l'historique (le projet de création en cours) et celui de l'essence (l'être en devenir) il y a un seuil, une tension, un curseur. Le théologien *Urs von Balthasar* libère le cri de la foi que nous saisissons au vol : entre le pôle de l'historique et celui de l'essence, il y a

---

[42] ZUNDEL Maurice Je est un Autre, p. 47 - 48
[43] ZUNDEL Maurice Je est un Autre, p. 46
[44] ZUNDEL Maurice L'Humble présence p. 170 - 176
[45]ZUNDEL Maurice Je et un autre, p. 46
[46] ZUNDEL Maurice Conférence inédite, Londres, février 1964 in ROUILLER François, Le Scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zundel, Saint-Maurice, Editions Saint-augustin 2002
[47] Tirés de BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Université de Lausanne, Genève, Editions Slatkine, thèse de doctorat, 2010 p. 190 - 192

> une limite infranchissable […]. Seul un miracle […] pourrait faire éclater cette barrière : l'union réelle de Dieu et de l'homme en un sujet[48].

Le problème qui surgit aussitôt du point de vue critique est bien connu : l'élévation de l'homme au rang de l'Unique implique l'abaissement de Dieu, sa kénose, soit «l'abaissement infini ou le dépouillement du Fils dans l'Incarnation et la Passion». Il s'agit de déterminer jusqu'où le processus suit la pente sans issue de l'immanence, l'homme se faisant dieu, et depuis où Dieu entre dans l'immanence, prenant au passage les défauts de l'humain. Comment Dieu peut-il s'abaisser, avoir des défauts ? Or dans sa kénose le Christ va jusqu'à l'union avec un homme qui, bien qu'unique, demeure un homme entre les hommes.

Constatons que d'aucuns, dans l'histoire, franchissent le seuil interdit, réalisant l'essence dans l'immanence. Nous parlons avec *von Balthasar* de l'état de vie dans le monde qui, selon lui, connaît un progrès double, à la fois vertical et horizontal.

D'après Platon en effet, constate-t-il, la structure de l'existence humaine, à la fois mythique et historique, consiste essentiellement en une tension entre un arrière-plan éternel et un premier plan temporel. Le point de départ du temporel implique un éloignement, un oubli de son origine, de son principe. L'attitude du philosophe consiste alors à intérioriser l'aspiration montante vers le principe, la Vérité, le Tout, l'Un, l'Etre, l'Essence. Le passage à la transcendance est cependant qualifié d'utopie.

Aristote approfondit et édulcore cette structure en l'intégrant dans la structure ontologique de puissance et d'acte. Il évite ainsi le piège de l'utopie, ou l'aporie du passage à la transcendance.

Dans les deux cas, le concept de *progrès* n'intervient pas explicitement. Pour Platon, le progrès est à l'origine un départ tragique de la patrie céleste (la chute) qui fait méconnaître le développement naturel (le progrès). A l'inverse, Aristote maintient le progrès qui va de la tension contenue dans la puissance à la réalisation parfaite, en laissant tomber l'ambiguïté du point de départ.

Pour *von Balthasar* l'homme ne peut être compris sans l'aide de la catégorie du *progrès*. Certains opposants, admet-il, parlent bien de saut ou de décision : notamment Kierkegaard, qui passe du royaume du possible (ou de l'esthétique) à celui du réel (ou de l'éthique) ; ou Heidegger qui relie l'existence inauthentique à l'authentique (de l'oubli de l'être à l'ouverture à l'être). Selon *von Balthasar* Il existe toujours un pas, un sens, un sentier, un *sentire* mais la question demeure : quel est le sens ? (Est-ce dû à l'ambiguïté de la puissance perdue dans sa transformation ?)

Ce caractère ambigu du *progrès* n'a permis avant le Christianisme aucune conception de l'histoire qui ait osé interpréter clairement le temps sous la catégorie du *progrès*. Au contraire, le schème platonicien fondamental de la chute et de la remontée vers l'origine est une reprise philosophique de la conception courante, mythique, politique et religieuse de l'être ou de l'existence dans les grandes civilisations primitives. Le salut descend verticalement d'en haut par la conclusion de l'alliance avec le dieu du peuple, par la rencontre (mariage) du dieu avec le chef du peuple.

C'est dans ce temps de percée absolument décisive pour l'humanité dans son cours naturel (temps axial de l'histoire) que s'inscrit l'*expérience biblique*. Celle-ci, toujours selon *von Balthasar,* renverse

---

[48] BALTHASAR Urs *von*, *La théologie de l'histoire*, Paris, Parole et silence, 2003, p. 12 ssvtes

pour la première fois l'interprétation verticale de l'histoire pour la changer en une interprétation *horizontale*. Le pôle divin, toujours situé en haut jusqu'à présent, vient s'installer, - aussi et essentiellement - en bas dans l'*avenir temporel*. Dieu est attendu dans l'histoire ; il viendra et rendra son jugement sur terre et toute ambiguïté sera dissipée. L'énergie du Peuple juif est tendue vers un avenir qui contient l'***absolu*** et il a gardé dans toutes ses entreprises, même après le Christ, quelque chose de ce caractère inconditionné. Toutes les catégories de la philosophie et de l'histoire universelles des religions se retrouvent en Israël, utilisées, affinées et développées.

L'Ancienne Alliance a intériorisé ce qui est révélé dans l'homme : la ***Vérité*** suprême (Dieu l'Unique) inscrite dans l'histoire du peuple d'Israël. Le péché est une transgression extérieure. La séparation, la kénose, légalement expiable, devient une déchéance intérieurement éprouvée, d'une profondeur d'abîme que finalement seul le serviteur de Dieu peut expier et effacer.

Et la prière humaine qui monte vers Dieu dans les *Psaumes* et qui paraît d'abord être une réponse de l'homme à Dieu, est maintenant si profonde et si juste qu'elle peut être en même temps la parole de Dieu lui-même, dans sa kénose.

Ainsi est posée l'équation à deux inconnues de l'histoire et de la théologie, reliées par une fonction qui fait de la théologie, la théologie de l'histoire. Nous voyons que le saut, ou changement de paradigme entre dialectique et corrélation ne transcrit pas des procédures contradictoires, mais bien complémentaires. Théologie et histoire ne sont en fait que deux paramètres qui définissent, dans une approche donnée, la relation de l'inconditionné avec le conditionné et vice-versa. Religion et culture peuvent ainsi fonctionner également comme variables dans la même équation, de par la fonction prise, incarnée par l'inconditionné, de l'absolu, de la divinité, dans l'histoire.

Dans la tension de la corrélation *religion-culture*, le seigneur-homme et le Seigneur-Dieu paraissent avoir évolué l'un vers l'autre sans jamais se départir d'une relation de ***couple***. Le premier dans l'histoire était tout de même le vassal de l'autre au pire, au mieux son représentant, parfois mais par exception son substitut. La distinction cependant devait apparaître dans un flou savamment entretenu pour le commun des mortels. Derrière les notions de responsabilité et de hiérarchie, de pouvoir et de magie, de société et de mythe, se manifeste en tout temps ce *questionnement ultime* qui a longtemps mêlé religieux et politique, singulier et universel, temporel et infini dans la relation de Dieu à l'histoire.

En conclusion la préparation à l'avènement d'un Jésus roi du monde pour les uns et Roi de l'univers pour les autres, seigneur-homme et Seigneur-Dieu, par les vertus de la ***kénose*** et dans le mystère de la Révélation, s'articule autour d'une évolution culturelle qui s'alimente du religieux et s'accroît vers le progrès dans le cours du projet de création.

## 2 CRISE FINANCIERE. PHASE DE TRANSITION. PRINCIPE DE CORRÉLATION. PRNCIPES DE CRISE

### 2.1 Introduction. Principes

Nous partons des paradigmes de l'*identité* judéo-chrétienne et de la culture qui la fonde. Notre identité, comme nous l'avons examiné dans notre débat précédent[49], peut-être définie comme le

[49] Cf. PLURALITÉ DE MODÈLES D'EGLISES DANS LE NT. UNIVERSALITÉ. ŒCUMÉNISME. *Aggiornamento 8.2* du 6 mai 2013

produit d'une tension corrélative entre deux pôles : celui de la *religion* (le contenant) et celui de la *culture* (le contenu). Nous avons mentionné sans l'approfondir la corrélation *économie-culture*. En application du «***principe de corrélation***» (selon le théologien Paul Tillich[50]) *religion-culture*, nous développons la thèse qu'il existe une *sous-corrélation* entre un pôle *économie* (le contenant) et un pôle *culture* (le contenu), le corollaire étant que l'économie se fonde indirectement, soit par l'intermédiation de la culture dans la religion.

Depuis l'Antiquité ces tensions, en particulier la corrélation *économie-culture* ont évolué vers une plus grande indépendance de l'économie. Aujourd'hui celle-ci a perdu tout lien avec la religion. Avec la crise financière qui a éclaté en 2008 et qui dure toujours et encore, on dispose d'un signe supplémentaire : l'économie, qui n'est plus en lien avec la religion et qui, dans l'élan, a rompu avec l'éthique[51], a rompu également son lien corrélatif avec la *finance*. La finance en effet a été et doit être, c'est sa vocation, au service de l'économie. Or le signe de la crise dite des *subprime* (2006 aux USA) qui a évolué en crise financière occidentale, révèle que la finance n'est plus au service de l'économie, au contraire, qu'elle poursuit des buts qui lui sont *propres*, à savoir la croissance ou le profit financier *illimité* et le paraître à *court terme* dans le monde de la communication avec le mythe du *risque zéro*.

En conclusion, partant d'une corrélation identitaire pour l'Occident entre *religion* et *culture*, l'*économie* étant un sous-pôle du pôle de la culture, nous sommes entrés depuis 2008 dans une période de rupture, de crise ou de transition, dans laquelle le pôle de la *finance* a pris le pouvoir et sécrète une culture qui lui est propre. Le pôle financier est en rupture de corrélation avec le pôle de l'é*conomie* et celui-ci avec le pôle de la *culture*, lequel est en rupture avec le pôle du *religieux*. Ces ruptures mettent en cause les paradigmes de repères de nos sociétés.

> La méthode de corrélation explique les contenus de la foi chrétienne en mettant en interdépendance mutuelle les questions existentielles et les réponses théologiques.[52]
>
> La théologie, guidée par les questions qu'implique l'existence humaine, formule les réponses qu'implique l'automanifestation divine.
>
> La capacité qu'a l'homme de s'interroger sur l'infini auquel il appartient constitue un symptôme à la fois de l'unité essentielle et de la séparation existentielle entre l'homme fini et son infinité : le fait qu'il doive s'interroger sur elle indique qu'il en est séparé.[53]
>
> La culture est la forme de la religion et la religion le contenu de la culture.[54]

Les tendances qui consistent à séparer, voire à *opposer* esprit divin et esprit humain en termes d'exclusion réciproque, sans aller jusqu'à l'extrême gnostique, sont contradictoires dans leur essence. Tillich parle de l'incohérence de la *diastase*, soit l'incohérence de

> la séparation radicale de la religion de la sphère culturelle.[55]

---

[50] Cf. TILLICH Paul, *Dogmatique*, Québec / Paris / Genève : Les Presses de l'Université Laval / Les Editions du Cerf / Labor & Fides, 1997 [1925].

[51] Par définition l'économie de marché (nouveau terme pour capitalisme) est une science que déterminent ses lois propres et qui est donc amorale ou a-éthique.

[52] Idem.

[53] *Ibid.,* p.91.

[54] TILLICH Paul, *Théologie Sytématique IV*. *La vie et l'Esprit*, Genève : Labor & Fides, 1991, p.174.

Culture et religion sont davantage que liées, elles sont en corrélation naturelle dans la tradition judéo-chrétienne. Dans le même ordre d'idée, l'économie définie comme étant le service de la maison ou de la cité, également, ne devient réalité qu'en lien corrélatif avec la culture.

Notre propos est de lire la *crise financière* comme le *symptôme* qui nous est donné en responsabilité pour nous permettre de nous faire une *opinion* personnelle sur la crise des valeurs sous-jacente et pour agir en conséquence. Comme le «***principe de crise***», qui est d'être une phase transition entre *rupture* et *opportunité*, trouve son fondement dans ce «*principe de crise divine*» qu'est la *kénose*, il s'agit de le travailler en tant que transition vers l'opportunité d'une nouvelle espérance.

Il nous faut, dans ce but, approfondir le lien entre économie et théologie, pris en tant que recherche systématique de réponse à la finitude.

## 3. THEOLOGIE ET ECONOMIE[56]

### 3.1 Rappel

Théologie et économie n'ont pas toujours été séparées, bien au contraire. Elles ont été *consubstantielles*. L'économie est non seulement partie intégrante de la culture occidentale, mais elle est aussi étroitement liée à la notion de *souveraineté* et au mystère de l'*incarnation*. Elle participe, dès l'origine, du fondement de l'identité occidentale et suit son évolution. La remontée diachronique de la notion d'économie nous permet de retracer cette évolution et de mettre en perspective la *rupture* moderne de l'économie avec la culture corrélée à la religion.

### 3.2 Brève remontée diachronique du terme *oikonomia*

Par définition, économie (*oikonomia*) est la gestion de la maison (*οίκος* : la maison, *νόμος* : la règle).

Le *politique* est, chez les Grecs, l'attitude naturelle de l'homme. Le *politique* trouve la forme idéale dans la démocratie de la Cité athénienne (*polis*), notion qui tranche avec la forme de souveraineté jusque-là pratiquée, soit la monarchie de divine représentation. Le politique a pour première mission l'économie (gestion) de la cité. Cette économie de la *polis* répond aux lois des dieux. L'économie de la maison à proprement parler est la responsabilité de l'épouse du politique. Cette économie de la maison répond aux lois des dieux domestiques. Le politique a pour but de s'éloigner et d'éloigner sa famille des besoins matériels par sa fortune de façon à se consacrer entièrement au politique. Politique et économie sont liées entre elles et chacune à la divinité.

Platon étend le caractère unitaire de *polis*, jusqu'à transformer la *cité* en une *maison*. Aristote, tout en poussant la différence, maintient le lien entre économie et politique :

> […] la cité a dans sa nature d'être une sorte de multiplicité, et si elle devient trop une, de cité elle retourne à l'état de maison.[57]

---

[55] Idem

[56] Tirés de BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Université de Lausanne, Genève, Editions Slatkine, thèse de doctorat, 2010 p. 168 ssvtes

[57] ARISTOTE, *Les Politiques*, Paris, Les Belles lettres, Editions Valette Pigeaud, 2001.1261 a, p. 139

Le père de famille porte le nom de *despote*, il est souverain et n'a pas de comptes à rendre pour sa gestion domestique, si ce n'est aux dieux et à l'ordre politique. Etre père de famille ne répond pas à une norme systémique, mais à une manière d'être : c'est un *art* et non pas une *technique*. Cet art est la *gestion de la ressource* domestique, en lien essentiel avec la *gestion de la cité* (la politique). L'économie, dès l'origine, est liée à la responsabilité naturelle de la gestion dans son caractère religieux, tant des biens matériels, que de la survie dans la procréation et de l'attitude de vie dans l'éducation.

Comme le relève Giorgio Agamben, c'est le

> paradigme de «gestionnaire» qui définit la sphère sémantique du terme *oikonomia* […]. C'est lui qui a déterminé son élargissement progressif analogique au-delà des sphères originales.[58]

Mentionnons la métaphore du «*bateau phénicien*» élaborée par Xénophon[59] pour expliquer l'enjeu de la gestion : le bateau phénicien où l'équipage assure sa survie par l'ordre avec lequel il gère vivres et équipements. Il est intéressant de relever, dans la foulée, que l'assistant du pilote est appelé *diakonos* (le futur diacre chrétien) et que l'activité de gestion et de contrôle de l'ordre des ressources est nommée *episkepsis* (le futur surintendant de l'Eglise, l'évêque).

Nous relevons l'évolution du lien théologie économie, jusqu'à sa disparition. Irénée de Lyon, dans son combat contre le gnosticisme, est parvenu à

> arracher le terme *oikonomia* à son contexte gnostique pour en faire le dispositif stratégique central du nouveau paradigme trinitaire.[60]

Le terme *économie*, au début du Christianisme, comprenait l'idée d'un *plan général de Salut*. Dans son utilisation gnostique il signifiait en effet le processus interne du *plérôme*, soit l'économie de la plénitude des forces célestes en union avec le Christ. L'approche stratégique du *mystère trinitaire* par le biais de l'analogie de l'économie

> a permis la conciliation provisoire entre la trinité et l'unité divine avant qu'un véritable vocabulaire philosophique ne soit élaboré aux IVème et Vème siècles.[61]

Le terme *économie* disparaît du vocabulaire trinitaire dès les mises au point de la dogmatique trinitaire (conciles de Nicée et de Constantinople), pour ne plus subsister que dans l'*économie du salut.*

Le lien entre théologie et économie se retrouve chez les théologiens contemporains dans la corrélation entre *trinité économique* et *trinité immanente*. La première exprime l'idée d'une irruption de Dieu par révélation dans l'*économie* (la gestion) du salut. La seconde renvoie à Dieu comme il est lui-même dans sa *substance* trine. L'héritage des Pères laisse aporétique l'articulation entre ces deux concepts de trinités, qui concluent chacun au rôle de la Providence qui seule peut dépasser le mystère trinitaire.

---

[58] AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris : Seuil, 1997.. p. 43

[59] *Cf.* XENOPHON, *Economique*, ed.. et trad. P. Chantraine, Paris, 1949, Les Belles Lettres, *cité in idem*.
[60] *AGAMBEN*, *op. cit*. p. 62
[61] *Ibid*. p. 67

Lors de la naissance de l'économie dite *politique*, l'articulation fondamentale de l'*économie* avec la *théologie* ou la religion fut simplement ignorée, voire réduite à la caricature de la ***Main invisible***. Agamben qualifie cette aporie de "refoulement"[62] et il plaide pour

> l'urgence d'une recherche archéologique.[63]

Il s'agit du phénomène de sécularisation qui débouche sur le ***désenchantement*** et qui, avec l'***obsolescence*** de l'offre religieuse, met en question l'***identité*** judéo-chrétienne. Notre recherche démontre que nous sommes d'accord avec le caractère d'urgence de la démarche explicative. La notion avancée par Agamben, selon laquelle la ***sécularisation*** n'est pas un *concept*, mais une *signature*, va dans le sens de l'*obsolescence*, qui n'est pas disparition, mais voile du besoin premier latent. Tant que la *signature* est lisible, l'*espérance*, non pas d'un retour, mais d'une adaptation cohérente, ou de *transition*, avec le message de base paraît possible. L'économie aujourd'hui en crise financière est à la recherche d'une signature qui pourrait être l'éthique et, pourquoi pas la théologie comme on le voit dans l'intéressant ouvrage L'Economie selon la Bible paru en 2013[64] qui a le défaut et la qualité d'une certaine idéologie. Un peu idéologique.

### 3.3 Les deux paradigmes théologiques

Avec Agamben nous mentionnons les deux paradigmes corrélatifs (Agamben parle de

> paradigmes antinomiques, mais qui ont fonctionné de manière connexe[65])

de la *théologie politique* qui fonderait Dieu dans la transcendance du pouvoir souverain, et de la *théologie économique* qui y substituerait l'idée d'une *oekonomia*

> conçue comme un ordre immanent – domestique et non politique au sens strict - à la vie divine et à la vie humaine.[66]

Le propos n'est pas ici d'approfondir ces notions complexes, mais de relever les connexions entre théologie et économie, dans leur fondement.

La notion de *souveraineté* et son évolution, de l'Egypte à nos jours, est contenue dans la matrice de la théologie politique. Quant à la théologie économique, relevons qu'elle porte en elle la biopolitique moderne, jusqu'à la rupture du lien corrélatif économie-culture-religion, l'économie étant vouée à secréter sa propre culture qui dicte sa loi au-delà de son champ traditionnel

> qui s'étend jusqu'au triomphe actuel de l'économie et du gouvernement sur tout autre aspect de la vie sociale.[67]

L'économie aujourd'hui, par l'intermédiaire de la finance, s'est drapée de la souveraineté passée depuis la sécularisation à l'Etat-nation. Après cinq années de crise nous pouvons aller jusqu'à conclure à une prise de souveraineté de la finance sur l'économie.

---

[62] *Ibid*. p. 18
[63] Idem
[64] SITBON Richard, *l'Economie selon la Bible vers un modèle de développement*, *Paris*, *Groupe Eyrolles*, *2013*,
[65] *Ibid*. p. 17
[66] idem
[67] Idem

### 3.4 Conclusion

Economie et théologie, naturellement et historiquement liées se sont, depuis le XVIIIème siècle, avec la mise à l'écart de la religion (sécularisation) séparées, évoluant chacune de son côté, avec l'exception des concepts sémantiques (techniques) relatives à la Trinité et à son mystère, jusqu'à la rupture de la corrélation économie-finance comme événement final après la rupture de la corrélation religion-culture. Par rupture nos entendons tension de rupture ou crise.

Le principe de corrélation *religion-culture* est mis en œuvre dans l'évolution du concept d'*oeconomia*, qui passe d'un art, peut-être le plus important, celui du père de famille, du chef de la cité des hommes, à une technique, dont la dérive *faberienne* est illustrée par la ***confusion des moyens avec les fins,*** de la finance et de l'économie, telle le deuxième arbre de la Genèse, celui de la confusion du Bien et du Mal qui nous amène à créer le Mal.

L'économie est la *gestion* des ressources mises à la disposition de notre libre-arbitre responsable (*données* sous la forme d'un *prêt* selon l'AT). Le terme a évolué, il est en en phase de transition dans la crise actuelle, mais il conserve la *signature* de ses origines. Il est urgent de le recadrer dans son ordre matriciel afin de relier à nouveau la gestion de la ressource de vie (y compris la vie spirituelle) aux fondements de notre identité. Il est naturel dans ces conditions qu'une offre religieuse en rupture de lien avec l'économie, perde les qualités de la proximité et de l'urgence historiques et qu'elle flotte dans l'obsolescence.

Le précepte

> Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu[68]

s'articule sur la corrélation entre économie et théologie : il n'est pas de préjudice pour Dieu, du fait que l'on rende l'hommage de notre obéissance et de nos biens à l'autorité dont nous dépendons Cité, famille). Au contraire, se soustraire à cette autorité revient à rompre le lien naturel entre économie et théologie, bref à rompre le «***principe de corrélation économie-culture-religion***» de la ressource telle qu'elle nous est confiée en ***prêt*** selon l'AT.

### 3.5 Le Saint-Siège et l'économie

Notre but ici est triple, pour ceux qui souhaiteraient creuser, soit mentionner :

- que le Saint-Siège, dès le XXème siècle, a édicté un certain nombre de réflexions sur l'économie, les responsables de l'économie et la morale. Les derniers publiés par Benoît XVI notamment apparaissent relativement pertinents quant à la dimension économique et ils ont le mérite d'interpeller le monde entier et ses dirigeants sur des problèmes essentiels. Ils ont le défaut de n'être guère crédibles car toute autocritique y est absente quant à la responsabilité de l'Eglise dans l'économie et a fortiori dans la crise actuelle. L'analyse de situation en outre y demeure très classique et hors contexte avec la crise actuelle qui inédite. L'approche, méritoire est plus théorique que pratique

- que le Protestantisme, par nature, entretient une véritable approche de proximité avec l'économie et quelques-uns de ses moralisateurs ouvrent une dimension pertinente dans le lien entre religion et économie. Ceci n'est pas non plus valable dans la crise actuelle

[68] Mt. 22,21

- que le judaïsme, notamment dans la tradition orale, offre un panel adapté à l'approche religion économie même au cœur de la crise actuelle. Le sujet est pertinent mais trop vaste pour être abordé ici.

### 3.6 Thèse

*Economie* pour gestion de la relation à la ressource *maison* et *cité*, et *théologie* pour gestion de la relation à Dieu, sont imbriquées à telle enseigne que l'économie a pour but de rendre compte à Dieu de la manière dont l'homme gère la ressource qui lui est confiée. S'il est naturel et aussi évangélique de ne pas confondre l'un et l'autre, il est dans la tradition judéo-chrétienne de corréler la culture et la religion, et l'économie à la culture, étant entendu que la ***finance*** est au service de l'économie. Or la crise aujourd'hui, qui s'est installée dans le long terme, appelle un changement de paradigme, une conversion, une rupture et un choix de nouvelles opportunités. Il s'agit à nos yeux de lire la crise qui est de nature ***financière*** comme le symptôme d'une crise profonde qui met en jeu notre identité judéo-chrétienne et qui, en conséquence, nous permet de discerner les opportunités d'une conversion. Partant du «*principe de crise divine*» qui fonde bibliquement toute crise en tant que rupture et opportunité nouvelle[69], il nous appartient de faire le lien entre la crise financière et l'appel à la conversion.

Notre thèse est que la lecture quotidienne des *événements économiques* (de nature plutôt financière et avec des conséquences de plus en plus économiques dans la crise actuelle) nous permet le diagnostic et l'opinion nécessaires pour prendre nos responsabilités et ouvrir sur des pistes d'espérance. Il s'agit d'opérer un *dévoilement* au sens apocalyptique du terme qui, dans la lecture responsable de l'histoire, nous convertir vers le sens de la démarche d'espérance.

Pour étayer cette thèse nous allons passer en revue quelques-uns des «*principes de crise*» dans la dynamique des «*principe de crise divine*» et «*principe de partenariat*» qui montrent que nous sommes en transition et qui nous permettent d'ouvrir des pistes d'espérance.

## 4. LES «PRINCIPES DE CRISE»

### 4.1 Introduction

La crise née aux USA en 2006 de l'éclatement de bulle des *subprime* a suivi une évolution dont nous allons baliser les nœuds que nous appelons «*principes de crise*». L'idée est d'examiner à chaque fois le devenir des corrélations religion-culture, économie-culture, finance-économie. Née d'une crise financière sectorielle et localisée, la crise aujourd'hui est et demeure de nature financière. Les remèdes apportés sont en gros de nature financière uniquement. Elle est devenue pandémie et contamine l'économie, le social, le politique, la communication (le déni de **face-à-face**, ou déni d'information), l'éthique, le spirituel. Elle nous touche dans ce qui est le corollaire de la ***dignité*** de la personne en matière économique : la ***confiance*** dans l'autre, dont la rupture compromet la confiance dans l'Autre. C'est pourquoi la crise nous atteint dans l'intimité de notre identité judéo-chrétienne.

[69] Comme l'Apocalypse, présentation 9.0 de ce jour par Mario Poloni

La crise actuelle est devenue un scandale permanent en termes de culture et, bien entendu de religion.

La crise par définition est *rupture* et *opportunité*. La sortie de crise ou sa *guérison* nécessite un *retournement* par rapport aux repères coutumiers, une *conversion* au sens propre, soit la prise en charge de paradigmes inédits. Afin de progresser dans la phase de transition entre rupture et opportunité ou espérance, nous déclinons la crise actuelle en une série de ruptures dont nous faisons des «***principes de rupture***». Ce sont des

> règles d'actions s'appuyant sur des jugements de valeur et constituant un modèle, une règle ou un but"[70]

dans la gestion de la crise qui nous revient, à savoir la lecture des signes qui nous interpellent dans le fondement de notre identité.

La crise actuelle est unique par sa longévité, son étendue géographique et sa nature. C'est une crise de *liquidité* du système, ou de *confiance systémique.* Le symptôme est le manque de liquidités, le mal est la rupture généralisée de confiance dans le processus financier et sa pandémie à travers les systèmes économiques, sociaux et politiques. Les paradigmes ou «***principes de crise***» qui s'appliquent sont, pour les systèmes

- financier, le principe de *liquidité* ou principe de ***confiance***
- économique le principe de ***Vérité***
- politique le principe de ***souveraineté***
- social (au sens large de société) le principe de ***solidarité***.

On verra que le principe de ***dignité*** peut aussi être remis en cause, comme c'est le cas avec la Suisse. Le niveau d'intervention ou la pertinence des *principes de crise* montreront que la crise *financière* est une profonde crise des *valeurs* qui met en question le fondement de notre identité occidentale : notre culture.

### 4.2 Crise de liquidités, crise de confiance

Une des particularités de cette crise est le diagnostic qui en est fait et le choix quant à la suite donnée ou à donner. Le diagnostic officiel demeure à ce jour au niveau de la crise *financière*, avec des complications économiques, sans que l'on pénètre au cœur du mal, qui est la crise de *confiance*, la crise du système, la crise d'une *culture*. La conséquence de ce diagnostic et de ce comportement de surface est logique : on soigne la crise de liquidités par l'injection quasi sans limite de liquidités, processus qui est rendu possible par le caractère souverain des Etats et de leur banque centrale, ainsi que par les ressources définies comme illimitées de ces dernières. On soigne le mal par le mal et on aggrave le mal. Pire, on permet la contamination du cancer financier dans les tissus économique et social, tandis que le politique, dépassé, se retranche derrière un déni systématique d'information, repoussant diagnostic et médication appropriés tel le chasse-neige qui accumule la masse à déporter dans son axe de progression. Dans l'intervalle la crise touche gravement la partie la plus fragile de la société (en particulier les jeunes, mais aussi les retraités) et remet en question, comme nous le verrons plus loin, avec nos acquis sociaux, nos valeurs identitaires et culturelles.

---

[70] *Cf.* Petit Littré

Le ***chômage*** est à nos yeux le seul critère définitif qui permette de mesurer l'état de crise et la pertinence des mesures sur la durée. Nous mentionnerons deux chiffres :

- aux USA, le ***chômage réel*** (compte tenu des personnes sorties des statistiques pour chômage de longue durée) se situe entre 18 et 21 % et grimpe depuis trois ans dans l'UE jusqu'à dépasser aujourd'hui 15 %.

- le ***chômage des jeunes*** en Espagne par exemple atteint les 55.5 % (55 % en Grèce, 50 % au Portugal), ce qui signifie qu'une génération entière est sacrifiée.

Quant à la Suisse, qui pour le moment est épargnée par le chômage (on parle de "chômage structurel" ou "normal" (!) à 3.4 %), la crise financière est entrée par la grande porte institutionnelle et nous verrons que le lien entre crise financière et crise des valeurs est ici particulièrement explicite (principe de *dignité*).

L'idée que nous proposons est que les symptômes sont à notre portée et que leur analyse nous amène à identifier le mal, qui n'est pas la crise financière ou économique, mais une crise de ***confiance*** qui nous interpelle au fondement des *valeurs* de notre société.

La réalité de la crise, sa définition et sa particularité (le lien inédit entre symptôme - crise financière et mal profond - crise des valeurs) étant posées, nous allons analyser notre propos à la lecture des «***principes de crise***» dans la lecture quotidienne de la crise financière.

### 4.3 Les cinq phases de rupture et les changements de paradigmes (de principes)

- Crise financière phase 1 (WALL STREET). Du crédit toxique à la crise de liquidité (la "grande récession") : rupture du principe de *confiance*

- Crise financière phase 2 (WALL STREET). Du néolibéralisme à l'interventionnisme : rupture du principe de *Vérité*

- Crise financière phase 3. Stratégie du cheval de Troie et crise de la dette : rupture du principe de *souveraineté*

- Crise financière phase 4. Concubinage franco-allemand et pseudo-procuration des 27 : rupture du principe de *solidarité*

- Crise financière phase *5.* Stratégie de la balle dans le pied ou la Suisse se distingue : rupture du principe de *dignité*

#### 4.3.1 Crise financière phase 1 (WALL STREET)

La phase 1 de la crise se situe à Wall-Street. Elle est née de la culture financière américaine qui est déconnectée de l'économie au service de laquelle elle ne fonctionne plus. Le symptôme de cette rupture de paradigme ou de ce «***principe de rupture***» est le crédit *subprime*. Cette culture nouvelle sécrète une sémantique et un conceptualisme spécifiques dont la caractéristique consiste à faire l'impasse sur les valeurs philosophiques et éthiques traditionnelles et à rassurer le monde sans aller jusqu'à lui dire la vérité. On parle de nouveautés techniques sans les définir dans leur finalité,

notamment «crédit toxique, risque systémique, *to big to fail*, *shadow finance, over-the-counter* et *rule of exception, Patriot act*[71]» et on rattache la crise au concept connu mais inapproprié de «Grande récession». Le *hedging* jusque-là garantie de non-risque ou encore risque qualifié «systémique» n'est pas mis en cause, au contraire.

La crise a démarré aux USA au plus déviant de leur culture, sans pour autant que l'Europe en saisisse sa symptomatique. En effet la nature culturelle de la crise des *subprime* la fait apparaître comme idiosyncratique. Ce diagnostic en partie erroné engagera l'Union européenne dans des stratégies opposées à celles des USA. Officiellement "la période de récession de l'économie américaine provoquée par la crise financière de 2007 - 2008 (la «Grande récession»)" a commencé au quatrième trimestre 2007 et s'est achevée au deuxième trimestre 2009 après une chute du PIB de 5%. La durée de cette contraction aura donc été de 18 mois, ce qui en fait la plus longue depuis la crise des années 1930, qui avait duré 43 mois".[72]

La rupture du «***principe de confiance***»[73] qui caractérise la phase 1 de la crise est le dénominateur commun de la crise occidentale encore et toujours en cours. Ce principe n'est actuellement reconnu que des banquiers centraux concernés. Il ne l'est pas de la classe politique.

En réalité on passe de la crise du ***crédit toxique*** à la crise de ***liquidité*** : le diagnostic est la rupture du «***principe de confiance***» qui est au cœur de la civilisation ou de la tradition occidentale.

### 4.3.2 Crise financière phase 2 (WALL STREET)

La phase 2 de la crise se situe encore à Wall-Street. Elle est née d'une conversion spectaculaire de la culture américaine : du ***néolibéralisme*** on passe pour 15 jours à un ***interventionnisme*** massif. Certes c'est un engagement pragmatique dont le résultat est le sauvetage de la finance, et aussi de l'économie à court terme, non seulement sur place, mais dans le monde.

Le symptôme de cette rupture ou de changement de paradigme est celle du «***principe de Vérité***» (et non pas seulement sa crise qui est tension de rupture). Par «***principe de Vérité***» nous entendons le paradigme de la Loi du marché qui prône Vérité absolue la loi de l'offre et de la demande. Comme tout paradigme de Vérité (absolue), cette loi est issue de la culture judéo-chrétienne. De par nature elle doit s'imposer universellement dans le cadre du marché globalisé et déréglementé. La *conversion* ou changement de paradigme a été appliquée sans que pour autant le «***principe de vérité***» ne soit répudié explicitement ou conceptuellement. On pourrait parler d'un mensonge par omission. On entrevoit d'emblée les conséquences à long terme de cette contradiction essentielle sur les plans culturel et philosophique dans le cadre de la rivalité économique avec le monde chinois. Nous aurons l'occasion d'approfondir ce point crucial pour l'avenir.

Après les révélations sur les actifs toxiques et la «toxicité» des maisons d'habitation (base *classe moyenne*), il se produit une évaporation généralisée de la ***confiance***, concomitante à la rupture des liquidités bancaires et au blocage du marché financier. Le crédit et les contreparties, comme les engagements des contrats à terme, en particulier ceux des contrats *short selling* se retrouvent d'un coup inexploitables. Le marché financier est bloqué, les contreparties sont suspectes, les crédits à l'économie sont stérilisés. Avec le mythe de la Loi de l'offre et de la demande et du libre marché, c'est un pan de la culture occidentale en rapport avec une vision de la Vérité universelle qui s'écroule.

---

[71] Le *Patriot act* remonte aux suites de l'attentat contre le Tours jumelles de New-York le 11 septembre 2001
[72] L'ÉCONOMIE MONDIALE 2013, *CEP II*, Paris, les Editions La Découverte, 2012. P. 21-22
[73] *Voir* nos développements sous Médiation parag. 1,3 et nos définitions sous ***Annexe B***

Est remise en question une culture financière nouvelle, celle du ***principe de précaution*** (zéro risque) : les vertus de la ***titrisation***, du ***hedging*** *(asset-backed-securities, mortgage-backed-securities, collaterized-debts-obligations*) *d*ans un environnement global déréglementé. On assiste à la prolifération des métastases technologiques du principe de précaution, à la pandémie du ***risque systémique*** et du ***to big to fail.***

On passe de la rupture du «***principe de confiance***» à la rupture du «***principe de Vérité***».

### 4.3.3 Crise financière phase 3

La phase 3 de la crise est la *pandémie* : la crise financière s'étend à l'Union Européenne (les 27), à commencer par l'Union Economique et Monétaire (les 17) et en tout premier dans les pays du Sud. C'est la Grèce qui est la première à être touchée, en réalité ce sont les banques françaises et allemandes qui sont mises en péril par leur exposition sur ce pays.

La stratégie est celle du *Cheval de Troie* : elle consiste à substituer au Gouvernement grec et à son autorité une troïka extérieure (Commission européenne, Banque Centrale européenne, Fonds Monétaire International) qui décide des mesures politiques, économiques et financières en échange de l'aide financière de ses mandants. Le but est peut-être de sauver la Grèce de la débâcle financière et économique. Il est certainement de montrer à tous ce qu'il y a lieu de faire et de ne pas faire en transformant la Grèce en laboratoire vivant et de permettre aux banques françaises avant tout de se sauver. C'est que avec elles sont impliqués les réassureurs de crédit, jusqu'à Wall-Street. De ce point de vue le risque est que le système financier s'écroule. Grâce à la stratégie du *Cheval de Troie*, le risque redevient gérable. La Grèce ne représente que 3 % du PIB européen et sa symbolique culturelle est porteuse pour tous.

Le problème est que la crise est devenue culturelle en ce sens qu'on ne change pas la mentalité d'un peuple, en particulier celui-ci qui est l'une des matrices culturelles de l'Occident et qui est très centré sur son identité. Avec le paradigme de la crise de la dette qui est mis en exergue par l'UE en Grèce et la présence du Cheval de Troie à Athènes, on assiste à la rupture du «***principe de souveraineté»*** : une nation peut désormais perdre toute autorité, fût-elle une démocratie et casser le lien de confiance qui la relie à ses citoyens et au monde extérieur. Le signal donné est clair : la rupture peut intervenir dans n'importe quel Etat souverain qui ne prendrait pas les mesures que la Grèce a trop tardé à prendre.

La phase 3 de la crise est le changement de paradigme qui consiste, après avoir passé de la rupture du «***principe de confiance»*** à celle du «***principe de Vérité»***, à entrer dans la rupture du «***principe de souveraineté***» qui est le fondement des Nations occidentales et de l'idéologie démocratique, on admet que la priorité politique est le rétablissement de finances saines.

### 4.3.4 Crise financière phase 4

Avec deux années de retard sur les USA, l'UE, qui est prise dans le triple problème de la chute de la croissance US, de la crise de l'endettement de ses banques qui devient celle de ses Etats avec la menace qui pèse sur leur souveraineté en raison de leur endettement accéléré, entreprend des travaux de laboratoire concentrés sur les plus petits d'entre eux : les **PIIGS** (Portugal, Islande, Irlande, Grèce).

Elle envisage dans une certaine confusion des mesures au plan plus général. Les raisons de ce manque d'anticipation par rapport à une situation pourtant devenue évidente depuis la rupture du

«***principe de confiance»*** (phase 1 de la crise) et la traduction technique du phénomène en termes de rupture des ***liquidités bancaires***, tiennent dans les facteurs suivants :

- écran de fumée de l'Euro sur la gravité des tensions économiques et financières internes
- gesticulations à propos de l'intégration fiscale et budgétaire avec l'arrière-pensée de l'aide allemande
- absence de leadership tant national que supranational
- diktat technologique et culturel de la finance
- stratégies de la commodité : leurres avec les petits pays, boucs émissaires dont la Suisse

Le couple franco-allemand jusqu'ici modèle et moteur de l'intégration passe au mode de concubinage dans lequel la France gesticule et s'aplatit, perd de son autorité. Le couple a perdu en légitimité. Les 17 (Euro-groupe) comme les 27 (Union européenne) jouent la stratégie de la pseudo-procuration. Le paradigme n'est plus la solidarité, mais la rupture du ***«principe de solidarité»*** sur lequel repose le pari de l'intégration européenne et celui de son pendant technique : la monnaie unique.

#### 4.3.5 Crise financière phase 5

La Suisse a été jusqu'ici préservée de la crise financière et économique essentiellement pour les raisons suivantes :

- une souveraineté qui fonde la cohérence de ses attitudes sur le long terme
- une stabilité politique et sociale à long terme fondée sur une relation de proximité
- la rigueur de son économie politique et de sa gestion
- la confiance et l'image de sérieux que donnent la cohérence et la rigueur
- une politique monétaire crédible
- une économie diversifiée, basée sur un riche tissu de PME, et des positions dominantes sur l'extérieur
- une politique fiscale raisonnable à l'intérieur et attractive pour les sociétés étrangères
- une innovation motrice au plan mondial
- un phénomène de mode dans les pays émergents comme la Chine
- la chance que lui donnent son positionnement et sa situation géographique

Or la Suisse est en crise dans le sens qu'elle est la cible d'un tir d'opportunité groupé et systématique, qu'elle n'y répond pas de manière satisfaisante et qu'elle donne progressivement l'image d'une entité fautive, faible et qui trahit ses engagements. Elle est attaquée dans ce qui fait sa force et qui est au centre de sa vulnérabilité : son sérieux et la confiance qu'elle inspire.

La Suisse est entrée dans la crise mondiale par la porte institutionnelle essentiellement pour les raisons suivantes :

- son succès en fait une proie riche
- le défaut de sa qualité de rigueur est le juridisme de ses attitudes face à des partenaires en relation de force
- les agissements criminels de l'UBS notamment aux USA en termes de loi pénale non seulement à l'étranger mais également en Suisse
- les mensonges par omission de l'UBS au politique lors de son sauvetage en 2008
- l'attitude de la banque d'affaire de l'UBS qui ne sert plus l'économie, et qui ne respecte plus la tradition de respect et de coordination avec les milieux suisses
- les tricheries multiples de l'UBS notamment dans les affaires Kweku Adoboli et LIBORgate
- le manque de compétence et de leadership du politique face au lobbying financier combinés avec le divorce de mentalités entre banquiers suisses
- le manque de jugement ou la trop grande confiance en soi par rapport au secret bancaire et à l'isolement

Le changement de paradigme porte sur ce qui a fait la réussite de la Suisse : l'image de sérieux et la confiance qui en résulte. La crise n'est ni économique ni financière. Elle touche le cœur institutionnel de ce qui est la marque d'une culture gagnante. Le secret bancaire, en particulier l'image qu'avaient développée mondialement le respect de la personne et de sa sphère privée, ainsi que l'hygiène anti-blanchiment unique au monde, en étaient le symbole.

La Suisse a poursuivi depuis 2008 une stratégie de la balle dans le pied : la Suisse se contredit dans ce qui fait le cœur de son sérieux : la gestion de l'intimité de la personne. La Suisse est en tension de rupture dans son image de partenaire digne. Cette crise est la rupture du **«*principe de dignité*».**

## 5. CONCLUSION : QUELLE ESPÉRANCE POUR AUJOURD'HUI, PHASE DE TRANSITION, PHASE DE CRISE ?

### 5.1 Introduction

Notre débat de ce soir a été ouvert par une introduction à l'Apocalypse de Saint-Jean par Mario Poloni.[74] Nous allons donc relier nos propos pour discerner l'espérance qui aujourd'hui se dévoile dans cette phase de transition qu'est la crise financière, occidentale, structurelle.

Nous partons de l'idée que le propre de l'apocalypse est la conversion qu'exige le changement de paradigme : une vision nouvelle de la réalité historique provoque une crise des valeurs ou crise spirituelle (avec ou sans Dieu,-pour nous avec !). La crise implique une rupture. La rupture ouvre sur un changement de paradigme qui demande un retournement ou une conversion, des opportunités nouvelles. Pour se retourner ou se convertir, il s'agit d'opter soit pour des opportunités nouvelles, soit ou pour un statu quo renforcé. Le «*principe de crise*» implique que le statu quo mène à l'annihilation et la conversion à la rédemption. La *transition* est précisément la phase de crise ou d'équilibre instable (jusqu'à la rupture) entre les deux options. La transition implique l'engagement conscient, libre et responsable de l'agent. Lisons la réalité historique de la crise financière dans l'esprit de l'apocalypse ou d'un dévoiement qui fait sens dans notre finitude.

### 5.2 L'Apocalypse en tant que crise et phase de transition (conversion) vers la Rédemption

Apocalypse, de *ἀπό* en venant de avec l'idée de séparer et de *καλύπτώ* : couvrir, envelopper, cacher, d'où *ἀπό καλύπτώ* : découvrir, se dévoiler, d'où *ἀπό καλύψις* : dévoilement, révélation.

L'Apocalypse est la lecture des signes qui signalent

> Le dessein de Dieu et la présence agissante du Seigneur au sein de l'histoire.[75]

Cette révélation n'est pas innocente : elle appelle à agir en tant qu'Elu et à accorder son attitude sur celle du Christ, c'est-à-dire :

> communiquer les secrets de l'histoire : elles dévoilent le déroulement inexorable des grandes phase finales du dessein de Dieu.[76]

Si les révélations apocalyptiques éclairent le croyant sur les enjeux de l'histoire, elles ont pour but fondamental le choix entre la continuation ou la conversion. Elles se présentent de façon engagée et responsable de

> susciter une résolution immédiate de réforme spirituelle ou morale.[77]

En résumé l'Apocalypse est un message d'espoir pour ceux qui s'engagent à prendre leurs responsabilités dans la lecture responsable des évènements quotidiens qui leur sont livrés comme des signes de rédemption par le Seigneur maître de l'histoire.

### 5.3 La crise financière en tant que lecture apocalyptique

Le propos n'est bien évidemment pas ici de se référer à la crise financière en tant que fin du monde, ce qui est l'une des définitions de l'apocalypse[78], mais en tant que message d'espérance pour ceux

---

[74] Cf. AGGIORNAMENTO document 9.0

[75] *Bible (La) Traduction œcuménique TOB*, Paris / Villiers-le-Bel : Les Editions du Cerf / Société biblique française, 2004.

[76] Id. p. 3043

[77] Id. p. 3044

[78] *Cf.* Petit Littré

qui s'engagent à prendre leurs responsabilités dans la lecture responsable de l'histoire et de son sens.

Nous avons vu qu'il nous faillait partir d'un paradigme essentiel, celui de la *confiance* en tant que critère *identitaire* dans notre culture occidentale et, par la vertu des liens corrélatifs entre culture et religion et de leurs déclinaisons, un critère qui devient essentiel pour une économie de marché (capitalisme) qui est un produit de cette même culture. La *confiance* est un sentiment qui[79], s'il n'est pas une valeur en soi, est le produit de l'ensemble de nos valeurs : la *confiance*. La *confiance*, c'est le respect de la personne dans sa dignité de créature consciente, libre et responsable, c'est le respect des institutions qu'elle a construites en distinguant le Bien du Mal avec le flou que génère forcément sa finitude.

Admette le principe du flou de *finitude*, tout en revenant à la rigueur de la *distinction* entre faire le Bien et créer le Mal, admettre ses limites, renoncer à la prétention financière de l'ordre quantitatif, du zéro risque, de la croissance illimitée et de l'épanouissement immédiat, c'est renoncer à l'objectif de soi-même, c'est renoncer à la prétention de l'*Homo faber* qui consiste à faire de soi sa propre finalité. A partir de là, c'est revenir vers le face-à-face de confiance en l'autre, en commençant par l'économie touchée par la crise financière, c'est rétablir la confiance dans l'Amour de Dieu (la Grâce).

Selon Le Petit Robert la confiance c'est la *créance*, la *foi*, la *sécurité*. Je résume : la confiance c'est la *foi* en l'autre, en l'Autre, le *credo* latin[80], la *pistis* grecque[81]. *Créance, foi, sécurité*, voilà des notions qui sont au fondement de la *culture* et de l'*identité* occidentales. Comme le montre Emmanuel Levinas[82], ce qui nous caractérise en Occident, c'est le *rapport éthique*, le *rapport à l'autre*, celui qui mène *au Tout Autre, à l'infini, à Dieu*, dans un impossible élan joliment qualifié d'*asymptotique* par Pierre Hadot[83], puisque comme le résume Levinas :

> c'est dans le visage d'autrui qu'il y a Dieu, et pour moi, toute la théologie.[84]

La confiance, la *foi* dans l'autre qui mène à l'Autre, sont les clés du *sens* que nous donnons à notre finitude (fussions-nous croyants ou athées) et les clés de la valeur que nous plaçons dans la personne.

Or la *confiance* est la clé du système financier. En termes techniques on parle de la "*liquidité*" du système. La liquidité est non seulement l'expression monétaire de la *valeur* économique, elle est à la fois le moyen et l'expression de la relation que les acteurs *financiers* entretiennent entre eux et avec les acteurs *économiques*. La disparition de la liquidité entraîne la disparition de la relation. La raréfaction de la liquidité entraîne les prix à la hausse, à commencer par ceux du crédit. La multiplication de la liquidité induit l'inflation et la perte de valeur économique.

La crise financière est donc, nous le soulignons, le *symptôme* d'une crise des valeurs qui nous interpelle dans notre identité et notre culture. Elle est l'opportunité de poser le diagnostic et de revenir à ces valeurs fondamentales.

---

[79] Les 3 para ssvts sont extraits de notre annexe B
[80] Confier en prêt, tenir pour vrai, croire, penser, avoir confiance, se fier, ajouter foi, croire
[81] Confiance, crédit, bonne foi, fidélité, foi, croyance ; ce qui fait foi, action de tenir pour vrai, moyen d'inspirer confiance, de persuader, preuve. Utilisé aussi dans le sens du serment devant les dieux, du gage donné aux dieux, de la confiance dans les dieux, du pacte
[82] LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini*, Pars, Kluwer Academic, 1971
[83] in HADOT Pierre, *Eloge de la philosophie antique*, Paris, Editions Allia, 2003
[84] in LEVINAS ibid.

Ce sont le respect de la dignité de la personne dans le face-à-face qui mène à l'Autre et le sens de la finitude qui font l'impasse sur les mythes financiers aux caractéristiques *fabériennes* : l'illimité, le zéro-risques, le *to big to fail,* le risque systémique, l'épanouissement immdiat… et le retour au crédit donné à l'autre (je crois) par la médiation duquel passe la Foi dans le Créateur.

Le retour à la confiance dans la personne, dans le collectif de référence, c'est la reconnaissance du «*principe de la crise divine*» ou de la kénose de Dieu, en tant que matrice de toutes les crises et la reconnaissance du «*principe de crise*» en tant que dynamique de remise en question et de conversion à l'exigence de sens de notre finitude.

Concrètement ce n'est pas seulement, pour la finance (et consécutivement pour l'économie), le retour au paradigme de la morale ou de l'éthique, mais c'est le retour aux valeurs *spirituelles* que la conscience responsable de notre finitude fait raisonner à nos oreilles depuis toujours.

Le message de l'Apocalypse peut être lu comme l'interpellation qui nous est faite de lire à travers les événements quotidiens et pratiques de la crise actuelle (notre *histoire*) peut-être les signes d'une transition possible, en tous les cas les signes d'un discernement inédit à apporter. Les signes de la crise que nous avons évalués à l'échelle des «*principes de crise*» recèlent un enjeu culturel et identitaire qui est la synthèse de l'ensemble de nos valeurs et de nos acquis, dans la perspective du rapport à l'autre qui mène à l'autre, et du rapport à l'Autre qui mène à l'autre. Ce discernement inédit parce que prélevé dans le tissu de la finance en crise, pourrait lever le voile d'abord de la *confiance*, puis celui de l'*espérann*ce, enfin celui de la joie. En effet, comme nous l'avons discuté au chapitre 5, l'Apocalypse, au sens originel de dévoilement

> est un message d'espoir pour ceux qui s'engagent à prendre leurs responsabilités dans la lecture des évènements quotidiens qui leur sont livrés comme des signes de rédemption par le Seigneur maître de l'histoire.[85]

Après la fin de l'idéologie marxiste dans sa déviance soviétique, se posent aujourd'hui clairement, dans notre histoire ici et maintenant les limites de l'idéologie de l'économie de marché (capitalisme) dans sa dérive financière.

Cette lecture est d'autant facilitée qu'elle joue sa partition sur un plateau globalisé où intervient à titre de comparaison une idéologie nouvelle pour ce plateau. Il s'agit d'une attitude culturelle et identitaire qui est à l'opposé de l'attitude occidentale : celle de l'Empire du Milieu (Chine est un terme occidental). Le «*principe de crise divine*» étant la matrice de tous les «*principes de crise*», la crise actuelle ouvre le choix de s'enfoncer vers la discréditation de nos valeurs en poursuivant avec la culture financière comme c'est le cas des gouvernements concernés, ou bien de se retourner vers la valeur du *croire*, de la *foi* en l'autre et en l'Autre qui mène à l'espérance, puis enfin à la joie en revivant les Paroles de la crise divine suprême, celle de la mort de Dieu au faîte de sa kénose sur la Croix[86] :

> A l'heure où Jésus passait de ce monde à son père, il disait à ses disciples : «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez fidèles à mon amour. Si vous demeurez dans mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé fidèlement les commandements de mon Père, et je demeure dans mon amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie».[87]

---

[85] *Cf*. notre Ch. 5
[86] Par respect, nous tenons à préciser que pour d'autres, le faîte de la kénose du Seigneur est la Shoah
[87] Jn 15, 9 - 11

C'est dans l'abandon à la confiance (avec le cœur et la raison) que notre société, nous-mêmes retournons au charisme suprême du Christ : la ***joie***.

> Que chacun donne selon la décision de son cœur, sans chagrin ni contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec joie.[88]

Cette transition vers l'espérance et la joie dans la crise se réalise à chaque minute dans le travail de la Bienheureuse Thérèse de Calcutta[89], qui consiste à être perpétuellement en crise avec des gens en crise et d'y rencontrer le Christ en crise lui également :

> Le meilleur moyen de manifester notre gratitude à l'égard de Dieu est de tout accepter avec joie. Un cœur joyeux est le résultat normal d'un cœur embrasé par l'amour. La joie est la force. Les pauvres se sentaient attirés par Jésus parce qu'il était habité par quelque chose de plus grand que lui ; il rayonnait de cette force - dans ses yeux, ses mains, dans tout son corps. Tout son être manifestait le don qu'il faisait de lui-même à Dieu et aux hommes.
>
> Que rien ne puisse nous faire de souci, nous remplir de tristesse ou de découragement, au point de nous laisser enlever la joie de la résurrection. La joie n'est pas une simple question de tempérament lorsqu'il s'agit de servir Dieu et les âmes : elle demande toujours un effort. Et c'est là une raison de plus pour tâcher de l'acquérir et de la faire grandir dans notre cœur. Même si nous n'avons pas grand-chose à donner, nous pouvons toujours donner la joie qui jaillit d'un cœur amoureux de Dieu. Partout dans le monde les gens sont affamés et assoiffés de l'amour de Dieu. Nous répondons à cette faim lorsque nous semons la joie. La joie est l'un des merveilleux remparts contre la tentation. Jésus ne peut prendre pleinement possession de notre âme que si elle ne s'abandonne à lui joyeusement.

La joie est le prélude à la Sainteté en Dieu, qui est l'aboutissement du projet de Création et qui justifie (au sens de qui rend juste) la kénose de Dieu.

*Jean-Marie Brandt, 3 juin 2013*

---

[88] 2 Co, 8,7

[89] Thérèse de Calcutta in *No greater love*, p. 33

***ANNEXE A***

*Vision kabbalistique originale sur le tsimtsoum*[90]

# L'origine chez Rabbi Yehouda Halevy Ashlag: Tsimtsoum de Dieu ou tsimtsoum du Monde ? [1]

## D. Hansel

Le *tsimtsoum* du *En Sof* c'est à dire la contraction de l'Infini est, dans la cabale de Isaac Louria, le processus primordial qui est à l'origine des mondes. Hayyim Vital, l'un des quatre principaux disciples du maître de Safed, décrit le *tsimtsoum* en ces termes :

*Sache qu'avant que ne soient émanés les émanés et que les créatures ne soient créées, une lumière supérieure simple remplissait toute la réalité. Il n'y avait aucune place libre, sous l'aspect d'un air vide et d'un creux, mais tout était rempli de cette lumière infinie simple; elle n'avait ni début ni fin; tout était lumière, une, simple, homogène d'une homogénéité une, et c'est ce que l'on appelle la Lumière de l'Infini (Or En Sof). Lorsque ``monta à sa volonté simple'' de créer les mondes et d'émaner les émanés pour manifester la perfection de ses actions, de ses noms et de ses attributs, ce qui était la cause de la création des mondes, alors, il se contracta lui-même, l'Infini, en son point central, vraiment au milieu; et il contracta cette lumière, qui s'éloigna sur les côtés, autour du point central. Il resta alors : une place vide, de l'air, un creux vide, de ce point central vraiment...* [2]:

Ce texte est bien obscur et il n'est pas étonnant qu'il ait fait l'objet d'une multiplicité de lectures ! On peut regrouper les interprétations classiques des cabalistes en deux grandes catégories : les interprétations littérales et les interprétations allégoriques[3]. Pour les tenants de l'interprétation littérale, le *tsimtsoum*, est un retrait par lequel l'Infini et les mondes se sont séparés. Au contraire, pour les interprétations allégoriques, le *tsimtsoum* signifie non pas un retrait, mais une dissimulation de la présence de l'Infini dans le monde. Par conséquent, le *tsimtsoum* n'a de réalité que du point de vue des créatures et n'affecte pas l'Infini lui-même.

Néanmoins, ces deux types d'interprétations ont un point commun. Dans les deux cas, l'Infini signifie Dieu. Le *tsimtsoum*, en fin de compte, concerne Dieu, qu'il s'agisse pour les ``littéralistes'', de Dieu pris en lui-même ou pour les ``allégoristes'', de Dieu considéré selon sa manifestation. Par le *tsimtsoum*, le *En Sof*, c'est-à-dire Dieu, laisse la place à l'être fini autre que lui. Toutefois, il faut souligner qu'après le *tsimtsoum*, on ne parlera plus de Dieu mais du divin. Le tsimtsoum substitue à la théologie, la science du divin, science des relations entre les niveaux d'être qui constituent et hiérarchisent les 5 mondes dont parle la cabale de Louria : l'Homme Primordial, les mondes de l'Emanation, de la Création, de la Formation et de l'Action.

L'objet de cet article est de présenter la doctrine du *tsimtsoum* chez Rabbi Yehouda Halevi Ashlag, l'un des principaux cabalistes du XXème siècle. Ashlag interprète le *tsimtsoum* dans une perspective totalement nouvelle : pour lui, cet acte de contraction n'affecte pas Dieu mais le monde.

---

[90] Texte copié-collé de www.geoergehansel

Malgré sa stature, Ashlag a été quasiment ignoré des études universitaires, La première partie de cet article est consacrée à une brève biographie de ce très grand cabaliste[4]. Je présenterai ensuite son interprétation du *tsimtsoum* ainsi que certains de ses enjeux.

Rabbi Leib Yehouda Halevy Ashlag est né le 14 septembre 1885 à Varsovie. Il fut remarqué très tôt pour ses qualités exceptionnelles. Il fut élève de Rabbi Meir Shalom Rabinovitch de Kaloshin, petit-fils du ``Saint Juif" de Pshiskha, le ``*Yehoudi Hakadosh*". A la mort du rabbi de Kaloshin, Ashlag poursuivi ses études auprès du fils de ce dernier puis il se rapprocha d'un autre maître hassidique, le Rabbi de Prossov. Le troisième maître qui joua un rôle important dans la formation de Ashlag fut Rabbi Issachar Dov de Belz, un autre maître du hassidisme, auquel il rendait visite très fréquemment. Ashlag appartient donc à une certaine tradition hassidique. De qui a-t-il appris la Cabale ? Dans l'une de ses lettres[5], il raconte sa rencontre avec un maître mystérieux dont il refuse de révéler l'identité. Ashlag rapporte qu'il étudia avec lui chaque nuit, trois mois durant. Sa mission d'interprète de Louria, Ashlag dit l'avoir reçue au cours d'une vision prophétique dont il fait le récit dans un texte qui à été récemment publié[6]. Il ira jusqu'à se considérer comme la réincarnation d' I. Louria. Alors qu'il allait avoir 36 ans, il décida brusquement de quitter Varsovie pour s'installer en terre d'Israël. Il y passera l'essentiel de la deuxieme partie de sa vie, exercant plusieurs fonctions rabbiniques, en particulier à Guivat Shaul, banlieue proche de Jérusalem. Il rassembla autour de lui un groupe d'élèves qui contribuèrent à propager son enseignement.

Ashlag est l'auteur d'une oeuvre très importante. Il est avec Shlomo Eliashiv[7] et Itskhak Hacohen Kook[8] , l'un des trois principaux maîtres de la cabale du XXème siècle. Son ouvrage le plus connu et le plus diffusé est une traduction littérale du *Zohar*, de l'araméen en hébreu, assortie d'un commentaire intitulé ``l'Echelle" ou ``*Soulam*". Interprète de la cabale de Louria, dans son *Panim Mehirot ve Panim Masbirot*, écrit lors d'un séjour à Londres en 1926 , et publié l'année d'après à Jérusalem, il y propose une lecture très originale du *Ets Hayyim*. Cet ouvrage étant jugé trop difficile, il publie en 1933 le *Talmoud Esser Sephirot*[9], un commentaire de morceaux choisis des textes de Vital, accompagné d'un dictionnaire des termes cabalistes ainsi que d'exercices permettant au lecteur de vérifier sa progression dans son étude. Ashlag est également l'auteur d'une série d'articles écrits, suivant ses termes, dans ``un langage scientifique" et destinés au grand public, aux ``religieux" comme aux ``laïques"[10]. Certains de ces articles parurent d'abord dans un journal qu'il avait créé, mais qui fut très rapidement interdit par les autorités du mandat anglais, pour avoir propagé une doctrine politique jugée trop proche du marxisme [11]. Cette doctrine, sa relation avec l'engagement sioniste d'Ashlag[12] et avec sa pensée cabalistique mériteraient une étude séparée. Je ne l'évoquerai pas plus ici. Ashlag est mort en 1955. Actuellement, sa pensée est étudiée dans plusieurs cercles cabalistes, surtout en Israël.

Venons-en maintenant à la façon dont Ashlag comprend le texte du *Ets Hayyim* que nous avons cité ci-dessus.

En préambule à son commentaire de ce texte Ashlag nous met en garde [13]. D'emblée il nous avertit qu'on ne parle pas de cosmologie. En effet, toute la science de la cabale traite de sujets purements abstraits qui n'appartiennent ni à l'espace, ni au temps. Il ne faut donc pas comprendre notre texte suivant ces catégories. Quel est donc ce temps que semble suggérer l'expression de Vital : `` Avant que ne soient émanés les émanés...." ? N'est-il pas question d'un temps ? Mais comment pourrait-on parler d'un temps avant toute création ? Ashlag nous enseigne quel est le sens général du mot ``temps" dans la cabale. Il s'agit toujours ``de changements de formes qui s'enchaînent les unes les autres". ``Avant" et ``après" signifient ``cause" et ``conséquence" au sens logique. Le temps dont il est question chez Louria, est d'après Ashlag, ce qui permet de repérer la place d'une forme dans un processus d'engendrement conceptuel. Le *tsimtsoum* ne doit donc pas être compris comme l'origine du monde dans un sens chronologique.

Ashlag donne un deuxième avertissement : le texte de Vital ne parle jamais de Dieu pris du point de vue de son essence. Dès le début du *Ets Hayyim*, au moment où il s'apprête à décrire le *tsimtsoum*, Vital parle de ``lumière supérieure". La ``lumière supérieure" n'est pas l'essence divine elle-même, mais son épanchement.

Poursuivant son commentaire[14], Ashlag soulève alors une difficulté : quelle est donc cette ``réalité" (*metsiout*) primordiale qui est ``remplie de lumière supérieure et simple" ? Autrement dit : quelle réalité peut précéder logiquement l'émanation et la création ? La réponse d'Ashlag est radicale. Cette réalité n'est pas Dieu mais le monde. Le monde se présente sous deux modalités différentes, selon qu'on le considère avant le *tsimtsoum*, en tant qu' *En Sof*, l'Infini, ou après, sous la forme des cinq mondes, de l'Homme Primordial jusqu'au Monde de l'Action. L'Infini dont parle la cabale n'est plus Dieu comme chez les autres cabalistes, mais une modalité du monde comme le précise Ashlag en commentant le texte de Vital. Comme le dit Vital, avant le *tsimtsoum*, l'Infini est rempli d'une lumière une et homogène. Pour Ashlag cela signifie qu'il ne contient aucun vide qui nécessiterait d'être comblé et, en d'autres termes, qu'aucun perfectionnement ne doit et ne peut y être opéré. Cela dit, Ashlag n'est pas panthéiste. Au-delà de l'Infini, il y a encore un Dieu dont la cabale ne parle pas sauf comme origine du monde dans son infinie perfection. Alors que Dieu ou plus précisément le Créateur est la source de la lumière, l'Infini est le lieu qui la reçoit et en est parfaitement rempli. D'emblée, Ashlag se démarque de ses prédécesseurs : Dieu est le Créateur, source de la lumière primordiale, tandis que l'Infini n'est pas Dieu mais le monde, sous sa modalité idéale et parfaite. Ashlag opère donc un retournement radical de perspective par rapport à la cabale de ses prédécesseurs.

Avec le *tsimtsoum*, le monde perd sa perfection. Il apparaît alors sous sa deuxième modalité : sous la forme de cinq mondes. Ces mondes étant imparfaits, les actions réparatrices de l'homme y ont une place et constituent, par la perfection qu'elles instaurent, le sens ultime de la création. D'après Ashlag, c'est de cette réparation (*tikkun*) dont parle le *Ets Hayyim*, lorsqu'il énonce que la cause de la création des mondes est de ``manifester la perfection de ses actions, de ses noms et de ses attributs". Les ``actions" sont, selon lui, ``les réparations qui se déroulent et se produisent dans les mondes."[15]. On notera le paradoxe : en faisant perdre au monde sa perfection, le *tsimtsoum* rend possible un processus de réparation qui permet à la perfection de se manifester ! Pourquoi ce détour ? S'agit-il de revenir à la situation initiale où le monde était parfait ? Je reprendrai cette question à la fin de cet article.

Mais en quoi consiste le *tsimtsoum* ? Pour Ashlag, avant et après le *tsimtsoum*, deux volontés sont à l'oeuvre et même constitutives du monde : la volonté de donner et la volonté de recevoir. Ashlag désigne également la volonté de donner sous les noms de ``projet de la création" (*makhshevet haberiah*), de ``volonté de faire profiter les créatures". Mais pour que cette volonté puisse arriver à ses fins il faut quelqu'un pour recevoir ce qu'elle veut donner. Or, pour Ashlag, le fait qu'aucune contrainte ne peut exister dans les mondes supérieurs est un axiome[16]. La volonté de donner implique donc l'existence d'une volonté de recevoir. Dans le langage de la cabale on dira que la volonté de donner est la ``lumière" (*or*) tandis que la volonté de recevoir est le ``réceptacle" (*keli*). Ashlag montre par une analyse raffinée les étapes par lesquelles la volonté de recevoir dérive de la volonté de donner. Elles aboutissent à la constitution d'une volonté de recevoir indépendante tout en structurant les mondes avant et après le tsimtsoum. Il y a 5 étapes, correspondant aux 5 ``personnes" (*partsoufim*) de la cabale de Louria. La cinquième personne porte le nom de *Malkhout*, la ``Royauté", caractérisé par une volonté de recevoir parfaitement constituée et indépendante, la ``volonté de recevoir pour recevoir" (*ratson lekabel al menat lekabel*).

La volonté de recevoir est la substance même de l'être créé. Elle le définit comme être séparé de Dieu. Mais cela est également déjà vrai, sous une certaine modalité, de l'Infini avant le *tsimtsoum*. Parce qu'une volonté de recevoir y est présente, on peut le qualifier d'émané et en parler. On

distingue dans l'Infini deux volontés. La volonté de donner est la ``lumière de l'Infini", (*or En Sof*), tandis que la volonté de recevoir s'appelle ``Royauté de l'Infini", *Malkhout de En Sof*[17].

Mais attention ! On aurait tort de penser que dans l'Infini, avant le *tsimtsoum*, la différence de forme entre volonté de recevoir et volonté de donner tirerait réellement à conséquence en introduisant une différence hiérarchique. Ce n'est pas le cas : dans l'Infini, la volonté de recevoir est indissociable de celle de donner. D'après Ashlag, tel est le sens de la proposition célèbre du Pirkei De Rabbi Eliezer[18]: ``Avant que le monde ne soit créé, Lui et Son Nom étaient un". Pour Ashlag, ``Lui" désigne la volonté de donner et ``Son Nom" celle de recevoir. Le nom d'une personne est indissociablement liée à la personne qu'il nomme. C'est par sa médiation qu'elle se manifeste. Il en est de même de la volonté de recevoir qui, dans l'Infini, permet à la volonté de donner de se manifester. [19]

Précisons encore un peu plus la relation qui s'établit, dans l'Infini, entre la volonté de recevoir et celle de donner. Le point central entouré de lumière dont parle le texte que nous avons cité désigne dans l'Infini la volonté de recevoir, qui, avant le *tsimtsoum* , est totalement comblée par le bien infini que lui épanche la volonté de donner. Il n'y a, à ce stade, place pour aucun besoin. Tel est, selon Ashlag, le sens de l'expression `` *En Sof*", l'Infini [20].

L'Infini complètement rempli de lumière, sans défaut ni manque à combler, est un monde statique. Quel événement pourrait s'y produire ? Qu'est ce qui pourrait arriver aux créatures, c'est-à-dire à la volonté de recevoir, puisqu'elles n'ont rien à espérer de plus, ayant déjà tout?

Pour répondre à cette question, Ashlag, fait appel au principe ontologique fondamental selon lequel tout être désire ressembler à sa cause[21]. La Royauté de l'Infini, être créé, n'échappe pas à ce principe. En acceptant l'épanchement de la lumière infinie qu'elle reçoit elle se séparerait complètement de sa cause qui est pur don. Pour lui ressembler, la Royauté de l'Infini désire donc donner. Ce n'est pas un manque à combler qui provoque ce désir de la Royauté. Bien au contraire, il résulte du trop-plein d'être qu'elle ressent. Elle se trouve par là-même écartelée entre ce qui constitue sa raison d'être - le fait de recevoir un bien infini - et un désir d'aller au-delà de cet être en se rapprochant de sa cause.

C'est ainsi qu'Ashlag comprend le texte cité ci-dessus : ``lorsque monta à sa volonté simple" signifie ``lorsque la volonté de recevoir s'est élevée, en se raffinant et en s'attachant (à la lumière supérieure)"[22]. L'expression ``monta à sa volonté" ne signifie donc pas un mouvement à l'intérieur de la volonté comme chez Luzzato. Elle désigne le mouvement d'une volonté, de la volonté de recevoir (la Royauté de l'Infini) qui, ne se contentant pas de sa situation, veut s'élever pour se rapprocher de la lumière supérieure afin de se transformer en volonté de donner. Ashlag insiste sur le fait que ce mouvement vient d'un choix libre. Il le nomme ``embellissement (*quichout*) de la Royauté de l'Infini" et l'assimile à un bijou dont Royauté de l'Infini veut se parer. Ce libre choix, qui n'est motivé par aucun manque, est un mouvement de pure bonté antérieur à toute distinction entre le bien et le mal. Une telle distinction supposerait une hiérarchie de niveaux d'être qui est absente de l'Infini avant le *tsimtsoum*. Ce mouvement de ``montée" est le désir de se tourner vers autre que soi. Pour reprendre une expression d'E. Levinas, c'est un désir métaphysique[23].

Il est important de préciser que ce mouvement d'élévation ne conduit en aucune facon à une fusion de la Royauté de l'Infini avec Dieu. Une telle fusion signifierait la disparition totale de la volonté de recevoir. Ce n'est pas ce qui se passe dans le processus du *tsimtsoum*. Le désir d'attachement à la lumière, de ``*devekout*", reste un désir et la séparation persiste. La volonté de recevoir ne peut être annulée par le *tsimtsoum* car cela signifierait que personne ne recevrait la lumière et cela irait à l'encontre du ``projet de la création". La volonté de recevoir est seulement contractée comme le dit le texte de Vital : ``Voilà alors, il se contracta lui-même, l'Infini, au point central qui est en lui,

vraiment au milieu". La volonté de recevoir est seulement mise de côté, pour un temps. Plus tard elle revêtira une nouvelle forme : celle de recevoir en vue de donner. Nous y reviendrons dans un instant.

Conéquence immédiate du *tsimtsoum* de Royauté de l'Infini, La lumière se retire de tout l'Infini. En effet, comme il ne saurait y avoir de contrainte dans l'Infini, si la volonté de recevoir qui y est présente ne veut plus s'exercer, l'Infini ne peut plus recevoir. C'est ainsi qu'Ashlag explique la suite du texte de Vital : ``Et il contracta cette lumière, qui s'éloigna sur son pourtour, autour du point central". Le *tsimtsoum* consiste donc en deux événements qui se produisent simultanément : le premier concerne la volonté de recevoir qui se contracte. Le deuxième est un retrait de la lumière du *l'Infini*. Ashlag insiste sur le fait que le *tsimtsoum* n'affecte pas la lumière elle-même. [24] Il la dissimule seulement aux créatures, car ces dernières ne voulant pas recevoir, la volonté de donner ne peut être effective. Les créatures ne peuvent donc pas percevoir la lumière. De leur point de vue tout se passe comme si elle avait disparu.

La pensée d'Ashlag opère donc une synthèse entre une position de type allégoriste et une position de type réaliste. La contraction de la volonté de recevoir est une réalité de la création. En revanche, le retrait de la lumière ne touche pas la volonté de donner. Il n'en est que la dissimulation. Refusant de recevoir, la créature ne peut percevoir la volonté de donner. Le *tsimtsoum* a ainsi deux aspects : un aspect réaliste et un autre que l'on peut qualifier d'idéaliste.

Conséquence de la contraction de la lumière, ``elle s'éloigne autour du point central". De quel éloignement s'agit-il ? Il ne se produit pas dans l'espace physique, bien entendu. Pour Ashlag, l'éloignement de la lumière sur le pourtour de l'Infini signifie qu'avec le *tsimtsoum*, la différence de forme entre volonté de donner et volonté de recevoir va tirer à conséquence. Avant le *tsimtsoum*, il y avait bien une différence entre ces deux volontés mais, comme nous l'avons dit, cela n'avait pas de conséquence. Tel n'est plus le cas après le *tsimtsoum*. La volonté de recevoir et celle de donner se sont éloignées l'une de l'autre.

Que se passe-t-il donc après le *tsimtsoum* ? La situation où l'Infini est vide de lumière ne peut persister car dans ce cas, la création perdrait son sens. La lumière va donc revenir dans ce vide, mais cette fois, canalisée, sous la forme d'une ligne lumineuse, d'un épanchement limité. Une hiérarchisation entre niveaux d'être se constitue également. En effet, ce qui était un choix libre de la Royauté de l'Infini devient obligation. La Royauté de l'Infini avait refusé de recevoir pour elle-même, par désir métaphysique. Maintenant recevoir pour soi fait l'objet d'un interdit. Deux hiérarchies de mondes se constituent. Dans l'une, les créatures ne reçoivent qu'en vue de donner, c'est-à-dire de manière désintéressée. Ces mondes sont ceux du Bien. Dans l'autre hiérarchie, les créatures reçoivent pour elle-mêmes, ce sont les mondes du Mal. Le mal, pour Ashlag, se définit donc essentiellement comme volonté de recevoir pour soi, et pour soi seulement, c'est-à-dire comme égoïsme. Le processus de réparation des mondes consistera à opérer dans cette deuxième hiérarchie, une transformation de la volonté de recevoir pour soi en volonté de recevoir pour donner (*ratson lekabel al menat lehashpia*). Précisons à nouveau, qu'au terme de cette réparation, la volonté de recevoir n'a pas disparu : elle s'est transformée.

Le bien et le mal apparaissent donc lors du *tsimtsoum*. Il ne s'agit pas d'une révélation d'un mal qui aurait déjà existé auparavant, noyé et invisible dans le bien. Les spécialistes de la cabale lourianique ont trop eu tendance à voir le *tsimtsoum* et plus généralement l'histoire du monde, comme une purification en Dieu, grâce à laquelle le mal et le bien, initialement présents ensemble en Dieu, se seraient séparés[25]. A cet égard, certains textes des élèves de Louria pourraient peut-être prêter à confusion. Chez Ashlag il n'en est rien. En effet, comme nous l'avons vu, ni le bien ni le mal n'existaient avant le *tsimtsoum*. Il n'y avait qu'une bonté infinie et, indissociablement, pour que cette bonté puisse être effective, une volonté de recevoir.

Résumons l'essentiel de notre propos. Ashlag perçoit dans la structure même de notre monde, l'existence d'une contradiction fondamentale. Deux volontés y sont à l'oeuvre : la volonté de donner et la volonté de recevoir. La volonté de recevoir, conséquence inévitable de la volonté de donner, recèle une indignité. Le *tsimtsoum* décrit par Louria, se produit dans le monde et permet de trouver une solution à cette contradiction. Le *tsimtsoum* est l'origine de la morale. Il amorce l'histoire du monde dont la finalité est la constitution d'une forme nouvelle, la volonté de recevoir en vue de donner. Cette forme n'était pas présente initialement dans l'Infini. La perfection qui émerge à l'issue de la réparation est donc différente de celle qui était présente avant le *tsimtsoum*. L'histoire a un sens positif. Elle n'est pas seulement un moyen de retourner à une perfection originelle.

Pour Ashlag, ce qui est à comprendre n'est pas tant l'origine de l'être que celle de l'être moral, qui, pour lui, est au-delà de l'être. Avec toutes les réserves qui s'imposent, on pourrait trouver là une convergence avec ce que E. Levinas écrit dans Totalité et Infini :

*``La merveille de la création ne consiste pas seulement à être création ex nihilo, mais à aboutir à un être capable de recevoir une révélation, d'apprendre qu'il est créé et à se mettre en question. Le miracle de la création consiste à créer un être moral."*[26]

### 1.1.1. Notes:

[1]Conférence donnée lors du colloque ``L'origine primordiale", 29 juin-3 Juillet 1998, Paris

[2]*Sefer Ets Hayyim*,I, porte 1, branche 1, *Deroush igoulim veyosher*.

[3] A ce propos, voir J. Hansel, ``La lettre et l'allégorie : la Controverse sur l' interprétation du *tsimtsoum* dans la cabale du XVIIIe siècle.", *La controverse religieues et ses formes*, Cerf, Paris, 1995

[4]Pour une biographie détaillée d'Ashlag voir : A. M. Gottlieb, *Hasoulam : Pirkei hayeem oumishnatam chel rabotenou hakedoshim haadmorim lebeit hashlag vetalmidehem*, Jérusalem, 1997.

[5]Cette lettre a été reproduite dans plusieurs ouvrages, écrits par Ashlag, ou par ses disciples. Voir par exemple, *Beit shaar kavanot*, Jérusalem, 1978.

[6]A. M. Gottlieb, *op. cit* , p. 1.

[7]Ce cabaliste est l'auteur du *Leshem shvo vehakhlama*, un commentaire monumental du *Ets Hayyim.*, et plus généralement de la cabale lurianique. Comme Ashlag, Eliashiv reste quasiment ignoré des études universitaires. Voir cependant R. Vaks, *Praquim bemishnato hakabalit chel harav Shlomo Eliashiv*, Master, Université Hebraï que de Jérusalem, 1995.

[8]L'appartenance de Kook au courant cabaliste est actuellement l'objet de débat mais en ce qui nous concerne, elle ne fait aucun doute. Ashlag et Kook s'estimaient mutuellement. C'est ce que montre la lettre par laquelle ce dernier approuva la parution du *Talmoud esser sephirot*, et qui a été publiée en exergue de cet ouvrage, ainsi que des témoignages rapportés dans A.M. Gottlieb, *op. cit*.

[9] Cet ouvrage a été imprimé à plusieurs reprises. Une nouvelle édition est en cours de parution, accompagnée de notes explicatives établies par Baroukh Shalom Halevi Ashlag, le fils aî né d'Ashlag. Un premier volume est paru à ce jour. *Talmoud Esser Sephirot im habeourim Or Baroukh ve Or Shalom* (TES), Jérusalem 1997. Nos références au TES seront indiquées suivant la pagination de cette édition.

[10]Voir le recueil d'articles intitulé *Matan Tora*, deuxième édition, Jérusalem, 1987.

[11]La relation entre Ashlag et Marx a été analysée dans *Bein ha Ari hakadosh le Karl Marx* in A. Bick (Shaouli), *Hedim lasheelot hahevra hakiboutsit* Vol. 110, p. 174-181 (1980). Je remercie le Prof. A. Elquayam de m'avoir signalé cet article

[12]Plusieurs témoignages font état des relations qu'Ashlag a entretenu avec D. Ben Gourion et Z. Shazar. Voir par exemple A. Bick (Shaouli), op. cit .

[13]TES, *Or Penimi* partie 1, Chapitre 1, page 1.

[14]TES, *Or Penimi* partie 1, page 1, paragraphe 3.

[15]*Ets Hayyim im panim meirot ve panim masbirot*, Jérusalem, 1996, p. 2, paragraphe 2. On notera l'audace d'Ashlag lorsqu'il attribue ces actions au monde alors que d'après le sens obvie le texte attribue ces actions à Dieu.

[16]TES, partie 1, *Histaklout Penimit*, Chap. 2, 14.

[17]Dans l'introduction au *Ets Hayyim im panim meirot ve panim masbirot* Ashlag renvoie au *Droush Heftsiba* de Y. Ibn Taboul, un des disciples de Louria, lorsqu'il enseigne pour la première fois qu'avant le tsimtsoum, *Malkhout* est incluse dans le *En Sof*.

[18]*Sefer Pirkei Rabbi Eliezer me hatana Rabbi Eliezer Hagadol ben Horkenos im beour ha Radal*, Chapitre 3.

[19]Ashlag ajoute que cette indissociabilité dans le *En Sof* entre volonté de recevoir et volonté de donner n'est pas véritablement concevable. On ne peut concevoir une distinction qui ne crée pas de multiplicité. Ce paradoxe, est pour Ashlag, une justification complémentaire du terme *En Sof*.

[20]TES, *Or Penimi*, partie 1, page 2, paragraphe 20.

[21]Cet axiome est fondamental dans le système de pensée d'Ashlag et intervient à de multiples reprises. Voir par exemple TES, *Histaklout Penimit*, partie 1, chap. 4, paragraphe 19.

[22]TES *Or Penimi*, Partie 1, Chapitre 1, paragraphe 40.

[23]E. Levinas, Totalité et Infini, Le Livre de Poche, p. 21-22, Paris, 1994.

[24]TES, *Or Penimi*, partie 1, chapitre 2, paragraphe 1.

[25]Voir par exemple I. Tishby, *Torat hara vehaklipa bekabalat ha Ari*, Jérusalem,1984.

[26]E. Lévinas, *op. cit*, p. 88.

---

File translated from TEX by TTH, version 2.64.
On 9 May 1997, 10:35.

## *ANNEXE B*
### *Confiance et liquidité*[91]

Une crise ? Oui, l'Occident, nous tous, vivons une crise *financière*, c'est l'évidence quotidienne depuis quatre années. Mais de quelle *crise* parlons-nous ?

Une crise des valeurs ? Oui, l'Occident, nous tous, savons bien que nous vivons une crise des *valeurs*, mais de quelles *valeurs* parlons-nous ?

Est-il un lien entre crise *financière* et crise des *valeurs*, et quel serait- ce lien ?

Mais qu'est-ce qu'une crise ? Une crise est à la fois rupture et opportunité. Prenons cette définition de *Paul Ricoeur* :

> "…c'est dans la structure temporelle [le quotidien vécu par moi] du processus de personnalisation [me forger une opinion][92] que réside le nœud [le possible dénouement] de la crise. L'engagement [traduire l'opinion en acte responsable] est cet effort dirigé vers la formation de l'avenir humain [mon avenir, celui de mes enfants, de mon pays, de mes croyances] : la crise naît ainsi au carrefour où l'engagement est en lutte avec la tendance à l'inertie, à la fuite, à la désertion [la crise nous place devant un choix responsable]."[93]

Les valeurs évoquées, nos valeurs, sont les valeurs *judéo-chrétiennes,* celles qui fondent notre culture et notre identité. La crise, c'est *cette "Crise de la culture"* qu'*Hannah Arendt* diagnostique[94] dans la banalisation généralisée de toute chose : *dépersonnalisation*, *déresponsabilisation,* perte de l'identité, du repère.

Notre propos n'est pas de définir les valeurs en crise, mais le lien entre un *symptôme* tangible (la crise financière) et un *mal* diffus (la crise des valeurs). Or il est un sentiment universel qui, s'il n'est pas une valeur en soi, est le produit de l'ensemble de nos valeurs : la *confiance*. La *confiance*, c'est le respect de la personne dans sa dignité de créature au libre-arbitre, c'est le respect des institutions qu'elle a construites pour son bien-vivre. Selon Le Petit Robert la confiance c'est la *créance*, la *foi*, la *sécurité,* je résume : la confiance c'est la *foi* en l'autre, en l'Autre, le *credo* latin[95], la *pistis* grecque[96]. *Créance, foi, sécurité*, voilà des notions qui sont au fondement de la culture et de l'identité judéo-chrétienne. Comme le montre Emmanuel Levinas[97], ce qui nous caractérise en Occident, c'est le *rapport éthique*, le *rapport à l'autre*, celui qui mène *au Tout Autre, à l'infini, à Dieu*, dans un

---

[91] Extrait de Crise financière, crise des valeurs, conférence donnée au Cercle littéraire de Lausanne, le 6 octobre 2011

[92] Les phrases entre crochets sont mes commentaires

[93] RICOEUR Paul, conférence donnée le 3 novembre 1986 à l'Université de Neuchâtel pour le titre de Dr honoris causa, sous le titre : *La crise : un phénomène spécifiquement moderne ?*

[94] ARENDT Hannah, *La crise de la culture*, (trad.) Paris, Editions Gallimard, 1972 et *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calman-Lévy, 1983

[95] Confier en prêt, tenir pour vrai, croire, penser, avoir confiance, se fier, ajouter foi, croire

[96] Confiance, crédit, bonne foi, fidélité, foi, croyance ; ce qui fait foi, action de tenir pour vrai, moyen d'inspirer confiance, de persuader, preuve. Utilisé aussi dans le sens du serment devant les dieux, du gage donné aux dieux, de la confiance dans les dieux, du pacte

[97] LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini*, Pars, Kluwer Academic, 1971

impossible élan joliment qualifié d'*asymptotique* par Pierre Hadot[98], puisque comme le résume Levinas : "c'est dans le visage d'autrui qu'il y a Dieu, et pour moi, toute la théologie."[99]

La confiance, la *foi* dans l'autre qui mène à l'Autre, sont la clé du sens que nous donnons à notre finitude (fussions-nous croyants ou athées) et la clé de la valeur que nous plaçons dans la personne. Ces clés sont bien celle de la culture et de l'identité judéo-chrétiennes.

Or la *confiance* est la clé du système financier. En termes techniques on parle de la "*liquidité* du système". La liquidité est non seulement l'expression monétaire de la *valeur* économique, elle est à la fois le moyen et l'expression de la relation que les acteurs financiers entretiennent entre eux et avec les acteurs économiques. La disparition de la liquidité entraîne la disparition de la relation. La raréfaction de la liquidité entraîne les prix à la hausse, à commencer par ceux du crédit. La multiplication de la liquidité induit l'inflation et la perte de valeur économique.

Or la crise que nous vivons depuis 2006, qui est unique en particulier par sa longévité, est une crise de *liquidité* du système *:* c'est une crise de *confiance systémique.* Une autre particularité de cette crise est qu'elle se soigne par l'injection quasi sans limite de liquidités, processus qui est rendu possible par le caractère souverain des Etats et de leur banque centrale. Le problème est quadruple :

- soigne le mal par le mal : faute de confiance, les liquidités injectées dans le système pour l'irrigation des circuits économiques et la relance de la croissance, retournent aux banques centrales sous forme de dépôts rémunérés, aggravant le défaut de liquidités et renforçant le manque de confiance

- la création ci-dessus de non-valeur économique se traduit comptablement par la montée exponentielle de l'endettement des Etats

- l'excès d'endettement des Etats met en question leur souveraineté, partant la qualité de l'endettement

- la masse de liquidités créée sans valeur économique stocke un potentiel de dévalorisation des liquidités et des valeurs économiques qui s'appelle l'inflation. Jamais si ce n'est à la fin de l'Empire romain et avant la montée du nazisme, le potentiel d'inflation galopante n'a été aussi élevé. Il est à ce jour contenu par le maintien artificiel des taux d'intérêts à un niveau proche de zéro

- la montées du marché des actions depuis septembre 2011 à ce jour n'est pas l'expression d'une croissance des valeurs économiques, mais le reflet évanescent et fragile d'une poussée des liquidités qui cherchent à se placer. A preuve le chômage augmente jusqu'à des niveaux insupportables en Europe (11 % début septembre 2012), au mieux stagne depuis six ans à plus de 8 % aux USA, taux qui dépasse et de loin le minimum supportable.

---

[98] in HADOT Pierre, *Eloge de la philosophie antique*, Paris, Editions Allia, 2003
[99] in LEVINAS ibid.